

LA VÉRITÉ SUR MARIE
roman

Printemps-été

Plus tard, en repensant aux heures caniculaires de cette nuit, je me suis rendu compte que Marie et moi avions fait l'amour au même moment, mais pas ensemble. A une certaine heure de cette nuit de juin suffocante, c'était les premières chaleurs de l'année, elles étaient survenues brutalement, trois jours de suite à 38° dans la région parisienne, et la température ne descendant jamais sous les 30° pendant la nuit, Marie et moi faisons l'amour à Paris dans des appartements distants à vol d'oiseau d'à peine un kilomètre. Nous ne pouvions évidemment pas imaginer en début de soirée, ni plus tard, ni à aucun moment, c'était tout simplement inimaginable, que nous nous verrions cette nuit-là, qu'avant le lever du jour nous serions ensemble, et même que nous nous étreindrions dans le couloir sombre et bouleversé de notre appartement. Selon toute vraisemblance, au vu de l'heure à laquelle Marie est rentrée à la maison (chez nous, ou plutôt *chez elle*, il faudrait dire *chez elle* maintenant, car cela faisait près de quatre mois que nous n'habitons plus ensemble), et de l'heure, presque parallèle, à laquelle j'étais rentré dans le petit deux-pièces où je m'étais installé depuis notre séparation, pas seul, je n'étais pas seul — mais peu importe avec qui j'étais, ce n'est pas la question —, on peut évaluer à une heure vingt, une heure quarante du matin au plus tard, l'heure à laquelle Marie et moi faisons l'amour au même moment dans Paris cette nuit-là, légèrement ivres l'un et l'autre, les corps chauds dans la pénombre, la fenêtre grand ouverte qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la chambre. L'air était immobile et orageux, lourd, presque fiévreux, qui ne rafraîchissait pas l'atmosphère, mais confortait plutôt les corps dans l'oppression passive et souveraine de la chaleur. Il était certainement moins de deux heures du matin — je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné. Mais je préfère rester prudent quant à la chronologie exacte des événements de la nuit, car il s'agit quand même du destin d'un homme, ou de sa mort, on ne saura de longtemps s'il survivrait ou non.

Je n'ai même jamais su son nom, un nom à particule, Jean-Christophe *de Quelque chose*. Marie était rentrée avec lui dans l'appartement de la rue de La Vrillière après le dîner, c'était la première fois qu'ils passaient la nuit ensemble à Paris, ils s'étaient rencontrés à Tokyo au début de l'année, lors de l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Il était un peu plus de minuit quand ils étaient rentrés dans l'appartement de la rue de La Vrillière. Tous les volets étaient restés hermétiquement fermés depuis le matin dans la maison pour se préserver de la chaleur, et il régnait dans chaque pièce silencieuse et déserte une chaleur sombre et statique de nuit caniculaire. Marie avait ouvert la fenêtre dans la chambre, et ils avaient pris place au pied du lit dans un désordre d'oreillers et de coussins, les jambes négligemment allongées sur le parquet. De fines raies de lumière jaune entraient dans la pièce à travers les jalousies des volets entrouverts. Marie avait été chercher une bouteille de grappa dans la cuisine, et elle les avait servi, elle regardait le liquide couler lentement dans les verres par l'étroit doseur argenté, et elle avait tout de suite senti un parfum de grappa lui monter à la tête, elle avait senti mentalement le goût de la grappa lui parcourir la bouche avant même de l'éprouver sur sa langue, ce goût

enfoui en elle depuis plusieurs étés, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa qu'elle devait associer à l'île d'Elbe qui venait brusquement de refaire surface à l'improviste dans son esprit. Elle ferma les yeux et but une petite gorgée de grappa, se pencha vers Jean-Christophe *de Quelque chose* et l'embrassa, les lèvres tièdes, dans une sensation de fraîcheur et de grappa sur la langue.

Quelques mois plus tôt, Marie avait copié sur son ordinateur portable un logiciel qui permet de télécharger des morceaux de musique en toute illégalité. Marie, qui aurait été la première surprise si on lui avait fait une remarque sur l'illégalité de ses pratiques, Marie, ma pirate, qui payait par ailleurs à prix d'or un staff d'avocats d'affaires et de juristes internationaux à Londres pour lutter contre la contrefaçon de ses marques en Asie, Marie s'était relevée pour enlever ses chaussures et avait traversé la pénombre de la pièce pour télécharger un morceau de musique douce et dansante sur son nouvel ordinateur. Elle avait trouvé un vieux slow à sa convenance, kitschissime et languide (nous avons, je le crains, les mêmes goûts), et elle se mit à danser toute seule dans la chambre en entrouvrant sa chemise, revenant pieds nus vers le lit, les bras comme des serpents sinueux qui improvisaient des arabesques dans l'air. Elle se rassit au pied du lit à côté de Jean-Christophe *de Quelque chose*, qui lui passa tendrement la main sous la chemise, mais Marie se cambra brutalement au contact de sa main sur sa peau et la repoussa sans ménagement dans un geste d'exaspération ambigu qui pouvait passer pour un simple "bas les pattes" excédé. Elle avait trop chaud, Marie avait trop chaud, elle crevait de chaud, elle se sentait poisseuse, elle transpirait, sa peau collait, elle avait du mal à respirer dans l'air lourd, immobile et confiné de la pièce. Elle se leva d'un bond et alla ouvrir les volets en grand, quitta la pièce et revint du salon avec un grand ventilateur à grillage qu'elle brancha au pied du lit, en le mettant immédiatement en position maximum. Le ventilateur se mit en route, lentement, les pâles prenant rapidement leur vitesse de croisière pour pulser bruyamment dans l'air des bouffées tourbillonnantes qui fouettaient leurs visages et leur faisaient danser les cheveux devant les yeux, lui devant lutter pour rattraper une mèche qui s'envolait sur son front, et elle, docile, la tête baissée, offrant avec complaisance sa chevelure à l'air, ce qui lui donnait des allures de folle, ou de Méduse. Marie, et son goût épuisant pour les fenêtres ouvertes, pour les tiroirs ouverts, pour les valises ouvertes, son goût pour le désordre, pour le bazar, pour le chaos, le bordel noir, les tourbillons, l'air mobile et les rafales.

Ils avaient fini par se déshabiller dans la pénombre, Marie, au pied du lit, ne bougeait plus, elle s'était endormie dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose*. Le ventilateur tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et orageux de la nuit qui entrait par la fenêtre ouverte. La pièce était silencieuse, où ne luisait que la lueur bleutée de l'ordinateur portable dont l'écran s'était mis en veilleuse. Jean-Christophe *de Quelque chose* se dégagea doucement de l'étreinte de Marie et se leva, en deux temps, lourdement, en s'aidant de la main, s'avança sans bruit sur le parquet craquant pour se rendre à la fenêtre, et se mit à regarder dans la rue par la fenêtre. Paris était engourdi de chaleur, il devait faire encore près de 30° alors qu'il n'était pas loin d'une heure du matin. Quelques voitures passaient dans des halos de phares, un piéton traversait la rue en direction de la place des Victoires. En face de l'appartement, se dressait la silhouette imposante des bâtiments de pierre grisâtres de la Banque de France. Le lourd portail de bronze massif était silencieux et condamné, rien ne bougeait alentour, et Jean-Christophe *de Quelque chose* eut alors le pressentiment d'un désastre, persuadé que quelque chose de dramatique allait survenir dans le calme inquiétant de cette nuit orageuse, que d'un instant à l'autre il serait le témoin d'un déferlement de violence, de stupeur et de mort, que des sirènes d'alarme se déclencheraient derrière les murs d'enceinte de la banque et que la rue en contrebas serait le théâtre de poursuites et de cris, de heurts, de claquements de portières et de coups de feu, la chaussée brusquement envahie de voitures de police dont les lueurs tournoyantes des gyrophares monteraient jusqu'aux façades.

Jean-Christophe *de Quelque chose* était debout à la fenêtre de l'appartement de la rue de La Vrillière, et il regardait la nuit avec cette inquiétude diffuse qui lui oppressait la

poitrine, quand il aperçut un éclair au loin dans le ciel. Une courte rafale de vent lui aéra alors le visage et le torse, et il remarqua que le ciel était entièrement noir à l'horizon, non pas d'un noir de nuit d'été, transparent et bleuté, mais un noir funèbre, dense, inquiétant et opaque. De gros nuages d'orage s'approchaient du quartier, qui se mouvaient inexorablement dans le ciel en allant recouvrir les derniers vestiges de nuit claire qui subsistaient encore au-dessus des bâtiments de la Banque de France. Il y eut encore un éclair au loin, vers la Seine, en direction du Louvre, muet, étrange, zébré, prémonitoire, sans coup de foudre ni grondement de tonnerre, une longue décharge électrique horizontale qui déchira le ciel sur une centaine de mètres et illumina l'horizon par à-coups blancs saccadés, silencieux et saisissants.

Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce. Marie sentit le frisson d'un vent rafraîchissant lui parcourir le dos et elle alla trouver refuge dans son lit en s'enroulant douillettement l'épaule dans un drap. Elle retira ses chaussettes, qu'elle jeta au pied du lit, tandis que Jean-Christophe *de Quelque chose* commençait à se rhabiller dans la pénombre pour partir, lui se rhabillant et elle se déshabillant au même rythme comme s'ils poursuivaient de concert un même mouvement aux finalités divergentes. Il remit son pantalon, enfila sa veste et reprit son élégante mallette en cuir qui contenait son ordinateur. Avant de partir, il alla s'asseoir un instant au chevet de Marie pour l'embrasser, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, se prolongèrent et devinrent plus fiévreux, impatients, ils se collèrent l'un à l'autre, s'étreignirent et il entra dans le lit, se glissa contre elle tout habillé sous les draps, en veste de lin noire et pantalon de toile, sa mallette en cuir qui contenait son ordinateur encore à la main, qu'il finit par lâcher pour étreindre Marie. Elle était nue contre lui et il lui caressait les seins, il passait doucement la paume de ses mains sur la chair délicate des seins de Marie qui se mouvaient chaudement sous ses doigts, il l'entendait gémir et il entreprit de lui enlever sa petite culotte, Marie l'aïda en se contorsionnant au fond du lit, Marie, haletante, les yeux fermés, lui défit alors les boutons de la braguette et lui sortit la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, comme si elle savait très bien où elle voulait en venir, mais, arrivée à ses fins, elle ne sut soudain plus que faire. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie d'alcool et de fatigue, et elle se rendit compte qu'elle avait sommeil, la seule chose qu'elle avait vraiment envie de faire maintenant, c'était de dormir, éventuellement dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose* (mais pas nécessairement sa bite à la main). Elle s'interrompit, et, comme il fallait bien faire quelque chose de la bite de Jean-Christophe *de Quelque chose*, qu'elle avait toujours à la main, elle la lui secoua, deux fois, trois fois, par curiosité, ou amabilité, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en regardant le résultat d'un air intéressé (elle espérait quoi, qu'elle décolle). Marie avait la bite de Jean-Christophe *de Quelque chose* à la main et ne savait qu'en faire.

Marie avait fini par s'endormir, elle s'était assoupie quelques instants, ou ce fut lui qui s'endormit le premier. Ils bougeaient à peine dans l'obscurité, ils continuaient de s'embrasser par intermittence dans un demi-sommeil partagé, somnolant dans les bras l'un de l'autre en échangeant d'éphémères caresses somnambuliques (et on appelle ça s'aimer toute la nuit). Marie avait déboutonné le haut de la chemise de Jean-Christophe *de Quelque chose* et lui caressait nonchalamment la poitrine, il se laissait faire, il avait chaud, il transpirait tout habillé sous les draps, il bandait imperceptiblement, la verge délaissée, abandonnée hors du pantalon, qui était encore agitée à l'occasion de spasmes espacés, tandis que la main de Marie se déplaçait sous sa chemise défaite, moite et sans forme, les flancs affaissés et flasques autour de lui. Elle l'embrassa doucement, légèrement en sueur elle aussi, les tempes chaudes, et, sans y prendre garde, elle commença à lui faire les poches, elle glissa une main dans la poche de la veste de lin froissée que Jean-Christophe *de Quelque chose* n'avait toujours pas quittée, curieuse de savoir ce qu'était cet objet rigide aux contours anguleux qui s'appuyait contre sa hanche quand il la prenait dans ses bras. Une arme ? Se pouvait-il qu'il eût une arme dans la poche ?

La fenêtre de la chambre se referma alors lentement tout seule, puis revint sur elle-même et claqua violemment, dans un tremblement de verre et de vitres, tandis que la pluie se mettait brusquement à tomber à grosses gouttes dans la rue. Marie se sentait bien, à l'abri dans la chaleur du lit, elle regardait les trombes d'eau s'abattre dans la nuit par l'encadrement de la fenêtre, un rideau de pluie noire qui se mouvait latéralement et traversait les faisceaux des réverbères dans des sautes de vent tourbillonnantes. Le tonnerre gronda dans le même temps, plusieurs fois d'affilée, illuminant le ciel d'un réseau d'éclairs arborescents aux multiples ramifications électrisées. La pluie redoubla de violence et se mit à entrer dans la chambre, rebondissant sur les vitres et éclaboussant le parquet au voisinage de la fenêtre. Marie, nue sous les draps, les sens exacerbés dans le noir, les yeux brillants dans les éclairs, savourait avec volupté la dimension érotique du plaisir qu'il y a de jouir de l'orage quand on est bien à l'abri dans la chaleur d'un lit, la fenêtre grand ouverte dans la nuit, lorsque le ciel se déchire et les éléments se déchaînent. Chaque nouvel éclair la faisait sursauter et aiguïsait d'un élancement d'effroi le plaisir sensuel qu'elle éprouvait de se sentir à l'abri sous les draps tandis que l'orage faisait rage au dehors. Mais l'orage de ce soir, contrairement aux violents orages de la fin de l'été à l'île d'Elbe, qui purifient l'air et le rafraîchissent immédiatement, avait quelque chose de tropical et de malsain, comme si la pluie n'avait pas réussi à faire baisser la température et que l'air ambiant, chargé d'une humidité résiduelle et d'un trop plein d'électricité atmosphérique, continuait de rester orageux, lourd, moite, irrespirable et délétère. Jean-Christophe *de Quelque chose*, immobile dans le lit, tout habillé, le front en sueur, n'avait même pas ouvert les yeux, il continuait à dormir sur le dos, indifférent aux grondements du tonnerre dont les répercussions en cascade allaient mêler leur écho finissant au son de la pluie battante. Marie ne fit pas tellement attention à lui quand il repoussa le drap et émergea du lit — immédiatement tout habillé, la mallette à la main, déjà fin prêt pour sortir — elle le regarda quitter la chambre en chaussettes, sa mallette à la main, très raide, la démarche somnambulique, peut-être dans l'intention de rentrer chez lui, Marie ne savait pas où il allait, elle l'entendit s'éloigner dans le couloir, puis une porte claqua, Marie imagina que c'était peut-être la porte d'entrée et elle jeta un coup d'oeil sur les chaussures de Jean-Cristophe *de Quelque chose* qui étaient restées en désordre au pied du lit, mais c'était plutôt la porte des toilettes qui avait claqué. Jean-Cristophe *de Quelque chose* resta absent quelques minutes et revint comme il était venu, de la même démarche mal assurée, raide, mécanique, le visage très blanc, pâle, livide, en chaussettes et transpirant, il fit un pas dans la chambre et s'effondra.

Marie ne comprit pas tout de suite ce qui s'était passé, elle crut qu'il avait trébuché sur le sol sous l'effet de l'alcool, et elle hésita un instant à sortir du lit pour le secourir. Mais ce qui lui fit soudain très peur, c'est qu'il n'avait pas perdu connaissance, elle le voyait tanguer sur le dos dans la pénombre comme un scarabée retourné qui n'arrivait pas à se rétablir, il s'agitait piteusement sur le parquet, se tenant la poitrine à deux mains comme si elle était enserrée dans un étau de l'emprise duquel il ne parvenait pas à se défaire, et elle le voyait grimacer de douleur dans le noir, la mâchoire engourdie, les lèvres lourdes, ankylosées, comme anesthésiées, peinant à articuler, ce qui rendait sa diction presque inintelligible, essayant de lui expliquer qu'il ne sentait plus sa main gauche, qu'elle était paralysée. Marie, qui l'avait rejoint, à genoux par terre, penchée sur lui, lui avait pris la main et lui caressait doucement le front. Il dit qu'il se sentait mal, qu'il fallait appeler un médecin.

Marie avait composé un numéro d'urgence, le 15 ou le 18, et elle tournait en rond comme une folle dans la chambre en attendant qu'on décrochât, s'approchant de la fenêtre pour jeter un regard absent dans la rue où la pluie continuait de tomber dans la nuit, revenant près du corps étendu de Jean-Christophe *de Quelque chose* et finissant par s'agenouiller contre lui, Marie, nue, à genoux par terre, immobile dans la pénombre, les doigts tremblants, les mains tremblantes, le téléphone portable à la main dont elle entendait les sonneries contre son oreille, sa silhouette nue qu'éclairait parfois la lueur d'un éclair qui illuminait brutalement la pièce, Marie, qui, lorsque on décrocha, laissa libre cours à la panique qui s'était emparée d'elle depuis quelques instants, libérant un flot

d'explications imprécises et confuses, Marie, perdue, bouleversée, désespérée, qui ne laissait pas en placer une à l'opérateur qui essayait de la calmer et lui posait toujours les deux ou trois même questions succinctes qui appelaient des réponses simples et concises — son nom, son adresse, la nature du malaise —, mais Marie ne supportait pas qu'on lui pose des questions, Marie n'avait jamais supporté qu'on lui pose des questions, Marie avait toujours eu horreur qu'on lui pose des questions, Marie n'écoutait pas, elle ne répondait pas, elle parlait dans le vide d'une voix égarée, sans donner son nom ni son adresse, elle expliquait que déjà au restaurant il avait eu un malaise, une douleur à l'épaule, mais que cela n'avait duré qu'un instant et que c'était passé, qu'elle ne pouvait pas se douter, et l'opérateur dut l'interrompre pour lui demander une nouvelle fois, plus sèchement, son adresse, "votre adresse, Madame, donnez-moi votre adresse, nous ne pouvons rien faire sans votre adresse" — et c'est lui, Jean-Christophe *de Quelque chose*, allongé sur le dos, blanc et en sueur, l'oeil éteint, la lèvre molle, sans force, qui regardait Marie avec inquiétude en essayant de deviner ce qui se passait, c'est lui qui, quêtant des informations dans le regard de Marie et finissant par comprendre la situation, lui prit le téléphone des mains et donna l'adresse à l'opérateur : "2, rue de la Vrillière", il le dit d'une traite comme s'il s'était agi de commander un taxi pour rentrer chez lui, puis, épuisé par l'effort, il rendit l'appareil à Marie et retomba sur le côté dans une torpeur inquiétante. L'opérateur expliqua alors à Marie qu'il envoyait immédiatement un véhicule de secours et lui recommanda d'une voix neutre, monotone, en cas d'arrêt cardiaque ou de perte de conscience, de pratiquer des compressions thoraciques avec les mains et des insufflations d'air dans la bouche, le bouche à bouche, deux insufflations pour quinze compressions sur le thorax.

L'orage n'avait pas faibli, et des éclairs blancs, à intervalles réguliers — aveuglement et illuminations —, figeaient un instant dans la lumière les contours fantasmagoriques de la scène dramatique qui se déroulait dans la chambre. Marie, les cheveux en désordre, hissée à califourchon sur Jean-Christophe *de Quelque chose*, une cuisse nue de chaque côté de son corps tout habillé étendu en chaussettes dans le noir sur le parquet de la chambre, Marie, fébrile, maladroite et affolée, qui appuyait des deux mains sur son thorax, puis, comme il ne répondait plus à ses sollicitations, se penchait sur lui pour le secouer et l'étreindre, le malmener et l'embrasser, passer ses mains sur son visage, lui transmettre sa chaleur, collant ses lèvres contre les siennes et lui enfonçant sa langue dans la bouche pour lui souffler de l'air, comme si elle compensait la navrante maladresse de ses soins par une fougue rageuse et communicative, qui ne devait sans doute pas apporter beaucoup d'oxygène supplémentaire à Jean-Christophe *de Quelque chose*, mais lui transmettre un élan furieux d'énergie, de chaleur et de vie. Car c'était comme un souffle vital que Marie essayait de transmettre au corps inconscient de Jean-Christophe *de Quelque chose* en lui soufflant n'importe comment de l'air dans la bouche et sur la figure et en le serrant intensément dans ses bras sur le sol de la chambre au cours de cette étreinte amoureuse et morbide, où Marie sentait gagner le contact de la mort contre sa peau nue — la saisissante nudité du corps de Marie maintenant aux prises avec la mort.

Marie entendit de très loin les sirènes d'une ambulance, et elle se releva pour se précipiter à la fenêtre, pataugeant, les pieds nus, dans les traînées de pluie qui s'étaient accumulées sur le parquet au pied de la croisée ouverte. Marie, nue à la fenêtre, indifférente au vent et à la pluie, guettait l'arrivée du véhicule de secours qui remontait la rue Croix des Petits Champs, apercevant au loin les premières lueurs de gyrophares qui se mêlaient aux sons grandissant des sirènes qui approchaient, et ce ne fut pas un, mais deux véhicules de secours, qui surgirent dans la nuit à l'angle de la rue de La Vrillière dans des lueurs de gyrophares blancs et bleus qui tournaient sous la pluie battante, une grande ambulance blanche du SAMU et un véhicule break médicalisé qui monta sur le trottoir pour s'immobiliser contre la façade de l'immeuble. Deux silhouettes émergèrent du véhicule, des sacoches de cuir à la main, tandis que les secouristes du SAMU faisaient claquer les portières et pressaient le pas en baissant la tête sous l'averse, chargés de sacoches et de sac à dos médicaux hissés sur leurs épaules. Le groupe se hâta sur le trottoir, pressant le pas pour entrer dans l'immeuble, mais ils

restèrent bloqués en bas, coupés dans leur élan, la porte cochère demeurant coincée malgré leurs poussées répétées et leurs tentatives de forcer le passage. L'un d'eux fit demi-tour, recula jusqu'au milieu de la rue et leva tête vers l'immeuble. Le visage dégoulinant de pluie, il finit par apercevoir Marie à la fenêtre et lui demanda de leur ouvrir la porte. Marie lui cria le code de l'immeuble, mais se trompa, donna l'ancien, elle ne savait plus, elle donna le nouveau, le cria à plusieurs reprises entre ses mains, et courut dans le couloir pour aller ouvrir la porte de l'appartement aux secouristes. Elle fit un pas sur le palier et entendit le mécanisme de la porte cochère se débloquer en contrebas, déjà des pas résonnaient dans le vestibule, et elle les entendit monter les escaliers. Ils apparurent presque aussitôt devant elle dans l'obscurité du palier et entrèrent sans un mot dans l'appartement sombre, pas une lumière dans aucune pièce, seule la faible veilleuse bleue de l'ordinateur portable de Marie qui luisait toujours dans la pénombre de la chambre.

Les secouristes étaient cinq, quatre hommes et une femme. Ils traversèrent le couloir d'un pas décidé et se dirigèrent à grandes enjambées vers la chambre sans demander leur chemin, comme s'ils savaient où elle était, comme s'ils avaient toujours su où elle se trouvait, et, avant toute chose, avant même de jeter un coup d'oeil sur le corps étendu par terre, avant même de l'examiner ou de lui prodiguer le moindre soin, ils allumèrent toutes les lumières dans la pièce, il n'y avait pas de plafonnier dans la chambre, mais une multitude de petites lampes design que Marie avait réunies depuis plusieurs années, la Tizio de Richard Sapper, la Tolomeo à tête chromée d'Artemide, la Titania d'Alberto Meda & Paolo Rizatto, l'Itty Bitty d'Outlook Zelco, qu'ils allumèrent toutes à la fois, les cinq secouristes se dispersant aux quatre coins de la chambre pour allumer toutes les lampes simultanément, et ce n'est qu'alors, debout parmi les secouristes au milieu de la chambre rendue à la totalité de ses jeux de lumières, que Marie se rendit compte qu'elle était nue (et, laissant les secouristes, elle disparut aussitôt de la chambre pour aller passer un vêtement dans la salle de bain).

Avec la même détermination, qui n'était pas de la vitesse, mais de la précision, de la méthode, de l'exactitude dans les gestes, les secouristes déshabillèrent Jean-Christophe *de Quelque chose* à même le sol, le soulevèrent pour lui ôter sa veste et ouvrir sa chemise, en écartant les pans, tirant sur le tissu, défaisant, faisant sauter les boutons qui résistaient, pour lui dénuder largement le thorax, tandis que le médecin l'auscultait déjà avec un stéthoscope. Un infirmier, accroupi au chevet du malade, lui prenait la tension, enroulant le brassard autour de son bras et appuyant sur la poire du tensiomètre pour constater que la tension artérielle était très faible, à peine perceptible, quasiment inexistante, à l'instar de son pouls carotidien. Il fallut le ventiler d'urgence, on lui passa un masque transparent sur le visage, reliée à une bouteille d'oxygène, dont on régla le débit. Un troisième secouriste, à genoux par terre, avait ouvert une caisse médicale au pied du lit, à côté de l'endroit où demeuraient encore les petits verres de grappa entamés, et se préparait à lui faire une perfusion. Il avait soulevé le bras inerte de Jean-Christophe *de Quelque chose* pour lui désinfecter largement la peau du poignet à l'alcool, puis, très vite, il avait repéré la veine où il allait piquer, qu'il éprouva au toucher, serra violemment le garrot qu'il avait confectionné, ôta le capuchon de l'aiguille et piqua en dirigeant le biseau vers le haut pour perforer la peau à angle aigu. Il défit, dans un bruit sec de scratch, la couche protectrice d'un grand sparadrap dont il se servit pour fixer sommairement le cathéter sur la peau.

Il y avait des caisses médicales dispersées partout dans la chambre, ouvertes et débordantes de seringues, de tuyaux en caoutchouc et d'accessoires conditionnés sous vide dans des sachets en plastique transparents, on trouvait une petite bouteille d'oxygène parmi des piles de livres d'architecture, des gants stériles au milieu des vêtements et des châles, et jusqu'à des flacons de verre, fioles médicales et sérums, répartis sous le grand miroir doré qui ornait le dessus de la grande cheminée. A genoux sur le parquet dans la pénombre de la chambre, le médecin avait commencé de savonner le torse de Jean-Christophe *de Quelque chose* d'une mauvaise gelée translucide et aqueuse qu'il avait étalée, enduite et comme beurrée à pleines mains pour

qu'elle imbibe bien la peau, assouplisse l'épiderme et amollisse les poils, et, ayant libéré un rasoir jetable de sa protection de plastique, petit, bleu, sommaire, rudimentaire, un méchant petit rasoir jetable au manche étique qui n'offrait pas de prise stable à la main, il se mit à lui raser le torse à toute allure, par grandes bandes sommaires, du haut vers le bas, en deux temps trois mouvements, sans ménagement, en écorchant la peau, plus pour déblayer que pour raser vraiment, s'attardant pour finir, dans une sorte de virgule facétieuse, dans le creux du sternum, avant de secouer rapidement la mélasse de poils agglutinés contre la lame dans l'eau de la cuvette, de rincer le torse à grande eau, de le sécher dans une serviette et de fixer rapidement un réseau d'électrodes sur la peau rougie et irritée. Au milieu de la pièce, le corps de Jean-Christophe *de Quelque chose* était étendu au coeur d'un essaim de silhouettes blanches indistinctes qui s'activaient autour de lui, son torse blanc émergeant du groupe dans la lumière aveuglante de l'ampoule de 400 watts d'un lampadaire halogène, qu'un infirmier était parti chercher d'urgence en renfort dans le salon pour augmenter l'intensité lumineuse de la pièce, que l'ensemble des petites lampes design de Marie, même allumées ensemble, ne maintenaient que dans une pénombre tamisée de boudoir très insuffisante pour pratiquer des actes médicaux d'urgence. Debout dans la pièce, vêtu d'un pantalon blanc et d'une tunique à manches courtes, l'infirmier tenait le lampadaire par la hampe au chevet du corps inanimé, la vasque amovible ayant été tordue grossièrement pour être dirigée vers le bas en direction du torse blafard et couvert d'électrodes de Jean-Christophe *de Quelque chose*, ce qui conférait maintenant à la chambre des allures de bloc opératoire.

Marie s'était rendue dans la salle de bain pour passer à la hâte un vêtement, un simple tee-shirt blanc beaucoup trop large pour elle, et elle tournait en rond dans la chambre, à l'étroit dans l'espace extrêmement réduit qui n'avaient pas été envahi les secouristes. Elle ne savait pas où se mettre, où aller, elle s'était rapprochée de la fenêtre et elle avait refermé les battants pour empêcher la pluie de continuer à entrer dans la chambre. Elle avait renoncé à demander des informations au médecin, c'était inutile, la gravité de l'état de Jean-Christophe *de Quelque chose* sautait aux yeux. Les secouristes, en cercle autour du corps, ne prêtaient d'ailleurs aucune attention à Marie, ils étudiaient en silence le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Christophe *de Quelque chose* sur le minuscule écran lumineux d'un moniteur cardiaque encastré dans une valise médicale ouverte au chevet du malade, et échangeaient de rares paroles entre eux d'une voix chuchotante, l'un d'eux se levant parfois pour accomplir une tâche précise, ramener un instrument manquant ou pratiquer une injection de sérum dans la perfusion. Marie perçut alors une agitation soudaine, une onde de tension et de nervosité qui agita le dos des secouristes et se traduisit par une accélération soudaine dans l'enchaînement des soins et les mouvements d'ondulation des épaules, un enchevêtrement de mains se pressant au-dessus du torse inanimé qui trahissait sans doute une aggravation brutale de son état. Le médecin, dans un geste d'urgence extrême, se souleva pour pratiquer un coup de poing sternal, avant de poser précipitamment sur le torse couvert d'électrodes deux grandes palettes conductrices reliées par des câbles à un bloc électrique noir qu'il maintenait entre ses genoux, une palette sur la partie haute du sternum et l'autre entre les côtes. Sans perdre une seconde, demandant aux infirmiers de ne plus rester en contact avec le corps, s'assurant que personne ne le touchait, il procéda à une défibrillation ventriculaire en délivrant un choc électrique brutal, qui fit tressauter la poitrine sur le sol, de haut en bas, lorsque la décharge électrique traversa le myocarde. Puis, retombant sur le sol, le corps demeura inerte — et Marie comprit que le coeur ne battait plus. Un instant, elle pensa qu'il était mort. Voilà, il était mort.

Marie s'approcha des secouristes et regarda le corps dénudé dont le visage disparaissait sous le masque à oxygène, la chair blanche inanimée comme de la chair de poisson, de la chair de cabillaud ou de la chair de limande parsemée d'électrodes, et elle songeait que c'était ce corps inerte qu'elle avait étreint dans cette même chambre moins d'une heure plus tôt à peu près au même endroit, ce corps dénudé, dépossédé, ce corps objectisé et médicalisé, ce corps rasé, perfusé et ventilé — ce corps réduit à un corps qui n'avait plus rien à voir avec ce qu'était la personnalité réelle de Jean-

Christophe *de Quelque chose*. Elle se rendit compte alors, maintenant qu'il était mort, qu'elle pensait qu'il était mort, que c'était la première fois qu'elle regardait vraiment le corps de Jean-Christophe *de Quelque chose* depuis le début de la soirée que, pas une fois auparavant, durant cette nuit, même pendant qu'ils s'étaient étreints dans le lit, elle ne s'était intéressé à son corps, ne l'avait même regardé, ne s'étant toujours préoccupé que de son propre corps, de sa propre jouissance.

Devant l'échec de la première défibrillation, le médecin procéda immédiatement à une deuxième tentative, une décharge beaucoup plus puissante. Après un instant de silence intense et de regards unanimement suspendus à l'écran lumineux du moniteur, le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Christophe *de Quelque chose* se remit à osciller faiblement, le cœur s'était remis à battre. Un infirmier ajouta une dose d'antiarythmique dans la perfusion, on lui administra une nouvelle dose de morphine. Le malade étant dès lors stabilisé, et le danger de mort provisoirement écarté, le médecin décida de l'évacuer sans tarder vers une structure hospitalière. Il n'y eut pas d'autre explication, chacun savait ce qu'il avait à faire, les secouristes se relevèrent et se préparèrent pour le départ, on commença à rassembler les instruments éparpillés sur le sol de la chambre pour les ranger dans les sacs, déjà les premiers secouristes descendaient les caisses médicales dans les ambulances. Marie observait ce ballet silencieux et précis de mouvement centrifuges, qui s'éloignaient du corps inanimé de Jean-Christophe *de Quelque chose*, le laissant pour la première fois seul au centre de la pièce, reliés par des tuyaux à la perfusion et à une petite bombonne d'oxygène posée sur le parquet. Les infirmiers revinrent de l'ambulance chargés de couvertures et munis d'un brancard, qu'ils entreprirent de déployer dans la pièce, ajustant les hampes et dépliant les compas, le chef d'équipe vérifia la solidité des structures et la robustesse de la toile, et, s'y prenant à plusieurs, ils soulevèrent précautionneusement Jean-Christophe *de Quelque chose* pour le déposer avec soin sur le brancard. On disposa une couverture sur ses genoux, on fixa les jambes du malade avec des sangles, qu'on ajusta fermement autour de ses cuisses, et ils l'emportèrent hors de la chambre, un infirmier marchant à côté de lui en portant le tuyau de la perfusion, un autre la bombonne d'oxygène. Le cortège traversa rapidement le couloir de l'appartement et Marie les suivit sur le palier, pieds nus et en tee-shirt, essaya vainement de déclencher la minuterie qui ne marchait pas et les regarda descendre le brancard dans l'étroite cage d'escalier plongée dans l'obscurité. Marie, penchée au-dessus de la rampe, les regardait progresser dans le noir, lentement, marche après marche, surveillant l'inclinaison de la civière et étudiant les angles pour éviter de racler les murs ou de heurter la rampe. Dans les derniers mètres, un infirmier se détacha du groupe et se hâta d'aller ouvrir la porte cochère pour faciliter le passage du brancard. Ils passèrent la porte cochère pour sortir dans la rue et disparurent de la vue de Marie exactement comme j'arrivais, moi, devant l'immeuble — je les vis sortir de l'immeuble sans comprendre, unique badaud égaré là dans la rue à trois heures du matin.

Je n'ai rien compris quand Marie m'a appelé au téléphone en pleine nuit. La pluie tombait à verse par la fenêtre ouverte, l'orage grondait, et j'entendais les sonneries du téléphone qui résonnaient dans l'obscurité du petit deux-pièces où j'avais emménagé quelque mois plus tôt. Lorsque j'ai décroché, j'ai immédiatement reconnu la voix de Marie, Marie qui m'avait appelé dans la foulée du coup de téléphone qu'elle avait donné aux secours — juste après ou juste avant, je ne sais pas, les deux coups de téléphone ont dû avoir lieu dans la foulée — Marie, confuse, agitée, véhémence, qui m'appelait à l'aide, me demandant de la rejoindre, tout de suite, mais ne m'expliquant pas pourquoi, viens, me disait-elle d'une voix précipitée, viens tout de suite, dépêche-toi, c'est urgent, me sommant, me suppliant de la rejoindre immédiatement rue de la Vrillière.

Le coup de téléphone de Marie — il était un peu moins de trois heures du matin, je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné — avait été extrêmement bref, aucun de nous n'avait eu envie, ou n'avait pu, parler, Marie m'ayant simplement appelé à l'aide, et moi j'étais resté sans voix, paralysé par l'angoisse qui m'avait envahi en entendant le téléphone sonner en pleine nuit dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, sentiment encore renforcé, stimulé même, par l'émotion, irrationnelle, violente, qui me submergea — immédiatement l'embarras, la gêne, la culpabilité — que j'avais ressentis en entendant la voix de Marie. Car, alors même que j'entendais la voix de Marie au téléphone, alors même que je reconnaissais la voix de Marie dans l'appareil, mon regard était posé dans la chambre sur le corps de la jeune femme qui dormait à côté de moi, je ne disais rien et je voyais son corps immobile allongé dans la pénombre, elle ne portait pour tout vêtement qu'une petite culotte en soie bleu pâle, son flanc nu, la ligne de ses hanches. Je regardais Marie sans comprendre — Marie, elle s'appelait Marie elle aussi — et, dans un sentiment d'étourdissement et de vertige, j'entrevis alors l'étendue de la confusion dans laquelle j'allais vivre les dernières heures de cette nuit. Certes, je faisais clairement la distinction entre Marie et Marie, Marie n'était pas Marie naturellement, mais j'eus immédiatement l'intuition que je ne parviendrais pas à me dédoubler moi-même, et être à la fois celui que j'étais pour Marie (un amant passager) et celui que j'étais pour Marie (l'amour — même si nous étions en train de nous séparer, et que nous ne vivions plus ensemble depuis je m'étais installé dans ce petit deux-pièces depuis mon retour du Japon).

Il était près de trois heures du matin quand je quittai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas pour rejoindre Marie. Dehors, il tombait des trombes d'eau, le ciel était sombre, noir, immense, invisible, sans autre horizon que la ligne de pluie qui tombait sans discontinuer dans la lumière jaune des réverbères. Je m'étais jeté dans l'averse, le col de la veste relevé, et je m'étais éloigné vers la place des Victoires, courbé contre la pluie, qui m'entraînait dans les yeux. Le tonnerre grondait au loin à intervalles réguliers, et la pluie s'accumulait en bouillonnant dans les bouches d'égoûts engorgées, je la voyais dégringoler sur mon passage dans les rigoles avec l'impétuosité de petits torrents urbains délités et sauvages. J'atteignis la place de la Bourse en pleine nuit, silencieuse, abandonnée, déserte, les hautes colonnades du bâtiment ancien illuminées dans les ténèbres, l'esplanade parfaitement vide livrée à un rideau de pluie oblique qui tombait avec fracas dans une immense flaque noire que le vent chiffonnait en brouillant sa surface piquetée de gouttes éclatées. Mes yeux, noyés de pluie, ne voyaient pas à dix mètres, et je serrais ma veste entre mes bras dans un geste de protection dérisoire. Je ne savais pas où j'allais, je me dirigeais dans de mauvaises directions et je revenais sur mes pas en courant, je manquai de perdre

l'équilibre plusieurs fois sur les trottoirs glissants. Des éclats de lampadaire se réverbéraient ici et là sur l'asphalte mouillé, et, de temps à autre, dans l'espèce de brouillard aqueux que la pluie formait devant mes yeux, j'apercevais les phares fantomatiques d'une voiture qui passait au loin, au ralenti, lentement, barbotant dans l'eau de pluie qui entravait ses roues, tout phares allumés dans le déluge.

Je courais encore quand j'arrivai en vue de la place des Victoires, dont la ligne harmonieuse des façades anciennes et les élégants réverbères à trois lampes m'apparurent soudain à l'horizon, avec, au centre de la place, égarée sous la pluie battante, la statue équestre de Louis XIV, qui semblait fuir sous l'orage et se cabrer sous les éclairs chaque fois que la foudre tombait dans les parages. Mon inquiétude devint de l'affolement quand je débouchai rue de La Vrillière et que j'aperçus deux ambulances garées devant chez Marie. Je fis les derniers mètres les jambes flageolantes, trempé de la tête aux pieds, encore en mouvement, ému, essoufflé, le souffle court, le coeur battant, mais ne courant plus, marchant, lentement, à contre coeur, de mauvaise grâce, comme si je retenais mes pas, ne voulant plus y aller, imaginant le pire, un accident, une agression nocturne, et, pensant alors à Marie dans un terrible élan d'angoisse et d'affection mêlées, il me revint en mémoire cette nuit où nous avons été réveillés en sursaut par une alarme qui retentissait dans la rue. Nous ne nous étions pas levés tout de suite, croyant qu'il s'agissait d'une de ces alarmes de voiture qui se déclenche parfois spontanément dans la nuit en ulcérant les oreilles des riverains pendant quelques minutes avant de se tarir aussi mystérieusement qu'elle s'était déclenchée, mais l'alarme de cette nuit, plus stridente, plus inquiétante — je n'en avais jamais entendu de semblable, elle évoquait plutôt une sirène de catastrophe inconnue, qui aurait retenti dans la nuit pour alerter la population d'un accident nucléaire — ne cessa qu'au bout de quarante minutes, c'est dire si, dans l'intervalle, Marie et moi avons eu le temps de nous lever et de nous rendre à la fenêtre, Marie vêtue d'un de ces amples tee-shirts grisouilles qu'elle portait volontiers en guise de pyjama, somnolente, le visage encore ensommeillé, les joues tièdes, les cheveux défaits, belle, endormie, attendrissante. Penchés à la fenêtre, nous regardions tous les deux les hauts murs sombres et aveugles de la Banque de France derrière lesquels cette alarme était en train de retentir en pleine nuit. A mesure que l'alarme durait, on vit des lumières s'allumer dans les maisons du quartier, des gens sortaient de chez eux, un petit groupe s'était formé au coin de la rue. Côte à côte à la fenêtre, Marie et moi avons vécu là de merveilleux moments de complicité et de tendresse silencieuses, elle m'avait passé la main autour de la taille, et nous échangeions de temps à autre un regard amusé, observant ce qui se passait sans comprendre et sans même chercher à comprendre, dans un état de suspension du temps extraordinairement dynamique, un rien, un vide, délicieusement sensuel et en même temps potentiellement chargé d'une énergie délétère qui semblait pouvoir exploser à tout moment, un rien en permanence angoissant et constamment nourri par de nouveaux éléments, épars, minuscules, anodins, qui survenaient à intervalles réguliers pour relancer la tension et nous empêcher d'aller nous recoucher, l'arrivée d'une voiture de police dans la nuit, qui s'était garée devant la Banque de France, deux ou trois gardiens de la paix qui en étaient sortis et s'étaient dispersés sur le trottoir pour établir un vague cordon de sécurité autour de la banque, ou encore, dix minutes plus tard, l'ouverture soudaine du lourd portail en bronze de la Banque de France que nous avons vu s'entrebâiller lentement, mais il ne s'en était rien suivi, un vigile avait simplement passé la tête dehors et c'est tout, le lourd portail en bronze s'était refermé derrière lui, laissant à nouveau planer sur la rue déserte une menace diffuse d'autant plus efficace qu'elle était invisible. Nous ne sûmes jamais ce qui s'était passé, j'ai feuilleté les journaux dans les jours qui suivirent, mais je n'ai jamais rien trouvé relatif à l'incident.

J'étais encore à trente mètres de l'immeuble, et je ne courais plus, je marchais vite, accélérant le pas et ralentissant tout à la fois, dans le même mouvement, la même impulsion, la même foulée contrariée, écartelée, contradictoire. Mon élan initial avait été brisé net par la peur que j'avais ressentie en apercevant les ambulances devant l'immeuble de Marie, et j'avais alors brusquement ralenti l'allure, l'appréhension

paralysant mes derniers pas, les retenant, les alourdissant, tandis que, dans le même temps, comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne, j'essayais de me tirer hors de moi-même pour accélérer le pas malgré tout et je fis les derniers mètres en courant. Je distinguais à présent les détails des ambulances, une flèche bleue rétro-réfléchissante sur le flanc de la camionnette du SAMU dont le gyrophare tournait en silence sur le toit. Je continuais à avancer, et j'apercevais de la lumière derrière les vitres de l'ambulance, une lumière jaune dans cet espace d'intimité secret où sont allongés les blessés, les portières arrières qui dégoulaient de pluie, quand je vis soudain la porte cochère de l'immeuble s'ouvrir devant moi. Je n'aperçus d'abord qu'un bras nu, qui maintenait la porte ouverte, puis le corps d'un infirmier apparut sur le trottoir, guidant le brancard et la suite du cortège, je vis alors les autres infirmiers sortir à leur tour dans la rue, ils étaient quatre, ou cinq, en tuniques blanches, et il y avait une forme humaine sur le brancard, ma poitrine se contracta quand je vis qu'il y avait quelqu'un sur le brancard, quelqu'un qui pouvait être Marie — car je ne savais rien de ce qui était arrivé, je n'avais aucune information précise sur ce qui s'était passé, Marie ne m'avait rien dit au téléphone —, mais je sus tout de suite que ce n'était pas Marie qui était allongée sur la civière, mais un homme, je voyais ses chaussettes qui dépassaient de sous une mauvaise couverture qui recouvrait son corps. La forme ne bougeait pas, le torse dénudé, le visage couvert d'un masque à oxygène, une veste noire jetée en travers de la civière et une valise posée contre un montant du brancard. J'étais quasiment arrivé à leur hauteur, et personne ne me prêtait attention, je regardai passer le cortège devant moi sous la pluie.

J'avais aperçus l'homme, j'avais aperçu son visage quand les infirmiers étaient passés à ma hauteur, mais je ne l'avais pas reconnu, du reste je ne l'avais pas vraiment perçu comme un être humain, mais comme une chose, un corps, de la chair, un ensemble de chairs inertes, amorphes et en chaussettes. Je ne l'avais pas vu comme un homme que j'aurais croisé à ce moment-là dans la rue, et dont j'aurais pu me faire une idée de la personnalité en évaluant son allure ou sa démarche, ses traits, sa corpulence, je n'avais vu que des détails, isolés, agrandis, sortis de leur contexte et attrapés au vol, les chaussettes, sombres, omniprésentes, comme si cet homme se réduisait désormais à ses chaussettes, le poignet, terrible, où était fixé la perfusion, un poignet livide, jaunâtre, cadavérique, le visage, d'un blanc effrayant, sur lequel j'avais porté plus particulièrement mon attention, scrutant les traits et essayant de le reconnaître, mais en vain, un visage simplement invisible, qui disparaissait sous le masque à oxygène. Et malgré sa blancheur à faire peur et le côté humiliant de sa position de gisant, j'eus l'impression qu'il se dégageait de cet homme une certaine dignité, je perçus quelque chose d'élégant dans la finesse des mains, dans la hauteur du front, dans le tracé des tempes, et ce qui me parut peut être le plus surprenant — et qui me sidéra — c'est qu'il me ressemblait.

J'étais là debout devant la porte de l'immeuble, quand, mû par quelque instinct infailible, sentant l'onde immatérielle et invisible d'une présence ou d'un regard, je levai la tête et aperçus Marie au deuxième étage, accoudée à la petite balustrade en fer forgé de la fenêtre, Marie, qui ne me regardait pas moi, mais lui, qui le regardait lui, je vis le regard de Marie, fixe, vide, hypnotisé, qui ne se détachait pas du corps de cet homme allongé sur le brancard, et je compris alors la situation d'un coup. A la seconde, je sus avec certitude que cet homme avait passé la nuit avec Marie et que c'était à lui qu'il était arrivé quelque chose et non pas à Marie, Marie n'avait rien, Marie était sauvée, et, à l'immense soulagement que cette nouvelle me fit éprouver, vint immédiatement se greffer un sentiment beaucoup plus complexe, ambigu, de méfiance, et même d'animosité, envers Marie, à qui j'en voulais de façon diffuse, non seulement de ne pas avoir été seule (mais l'avais-je été moi-même), mais de l'intérêt qu'elle portait à cet homme, de l'intensité brûlante avec laquelle je la voyais le suivre des yeux depuis la fenêtre de l'appartement. J'étais jaloux, oui (même s'il n'en menait pas large, mon rival). C'est alors que Marie m'aperçut. Marie me regarda, nos regards se croisèrent un instant dans la nuit. Cela faisait plus de deux mois que nous ne nous étions pas vus. Je ne sais pas ce que Marie ressentit alors en me voyant, mais elle se ressaisit aussitôt, la compassion que j'avais surprise sur son visage disparut immédiatement de ses traits et

elle s'empressa de dissimuler ses sentiments. Elle m'avait regardé sans bouger, elle ne m'avait adressé aucun signe de reconnaissance, aucun signe de la main ni des yeux, elle n'avait esquissé aucun sourire, elle me regardait dans le vague, c'était comme si elle ne me voyait pas, elle m'ignorait. Elle détourna les yeux et continua de regarder l'homme, les infirmiers étaient en train de le faire entrer dans l'ambulance, mais son attitude s'était complètement transformée, la compassion avait fait place à une expression de froideur, quelque chose de dur, de fermé et de buté, les muscles du visage tendus, les pommettes contractées, cette expression de rage froide, de fureur et de ténacité que je lui connaissais quand elle voulait, ou devait, cacher ses sentiments ou dissimuler ses émotions, au risque de se mettre à pleurer.

J'étais entré dans l'immeuble, j'avais passé la porte cochère et je m'étais engagé dans les escaliers pour rejoindre Marie. La porte de l'appartement était restée ouverte au deuxième étage, et je suivis le couloir sans bruit. Lorsque j'entrai dans la chambre, avant même de rejoindre Marie, j'aperçus les chaussures de l'homme auprès du lit. C'était la seule trace qui restait de sa présence. Pour le reste, tout avait disparu, plus rien ne témoignait de son passage dans la pièce, pas le moindre vestige des soins qui lui avaient été prodigués ici même moins de cinq minutes plus tôt, pas l'ombre d'un flacon ou d'une compresse oubliés sur le parquet. Je regardais cette paire de chaussures au pied du lit, abandonnées en désordre (l'une était droite et l'autre avait versé), des chaussures italiennes allongées, élégantes, puissantes et en même temps effilées, en peau précieuse, du cuir ou de la vachette, une paire de richelieu classiques à la fois fermes et souples, sans doute très confortables, fidèles à la réputation d'excellence des chaussures italiennes dont les meilleures passent pour être de véritables gants de pied, une couleur indéfinissable, quelque chose de daim ou de chamois, les lacets très fins, durs comme du fil de pêche, l'empaigne veloutée, légèrement pelucheuse, étayée de multiples petites perforations décoratives qui soulignaient discrètement la ligne surpiquée des coutures, avec, tracé dans la doublure — la doublure neuve, qui devait encore garder une très légère odeur de cuir frais — une très discrète et quasi subliminale inscription en italien : *fatta a mano*. Je regardais ces chaussures vides, abandonnées au pied du lit, et je sentais encore la présence invisible de cet homme dans la pièce. C'était comme si la foudre venait de le frapper un instant plus tôt, et qu'il s'était soudain volatilisé, dissous sur place dans un éclair de feu. De lui, dans la chambre, comme dans une image mythologique d'homme foudroyé, ne subsistaient que ses chaussures.

Marie m'avait entendu, mais elle ne s'était pas retournée quand j'étais entré dans la pièce. Elle m'avait laissé venir à elle sans rien dire, et elle m'avait simplement touché doucement l'arrière de la cuisse quand je l'avais rejointe à la fenêtre, familièrement, affectueusement, comme un remerciement implicite d'être venu la rejoindre. Nous n'avions rien dit, nous avons continué de regarder dehors l'ambulance dans la nuit. Les portes arrières venaient d'être refermées, et le gyrophare tournait en silence dans la nuit sous la pluie battante, balayant de ses longs pinceaux les murs d'enceinte de la Banque de France. Le véhicule se mit alors en route, lentement, en marche arrière, déclenchant sa sirène et s'éloignant dans la nuit vers la Seine dans la rue Croix des petits Champs, le bruit des sirènes déclina peu à peu et finit par disparaître tout à fait. Nous restâmes encore un instant à la fenêtre. Marie, alors, très lentement, s'approcha de moi, sans force, somnambulique, me toucha doucement l'épaule pour me saluer (t'es trempé, dis donc, me dit-elle à voix basse).

Je dégoulinais, en effet, les manches de ma veste ruisselaient, une mince flaque d'eau s'était formée sur le parquet autour de mes chaussures. Tant que j'étais dehors sous la pluie, je n'avais rien senti, je ne me rendais même pas compte que j'étais mouillé. Ma veste était informe, une loque qui pendouillait le long de mes flancs, ma chemise était plaquée contre mon torse, les vêtements imbibés de cette pluie lourde et sirupeuse qui collait à la peau et alourdissait les tissus, même les chaussettes clapotaient à l'intérieur de mes chaussures, en me laissant cette détestable sensation physique, pire encore que d'avoir les pieds mouillés, d'avoir les chaussettes mouillées. Je retirai mes chaussures et mes chaussettes, que j'abandonnai par terre près de la fenêtre, et je m'avançai pieds

nus dans la chambre, les bras légèrement écartés pour m'égoutter, laissant des traînées de pluie partout dans mon sillage sur le parquet. J'avais entrouvert ma chemise mouillée qui me collait à la poitrine, et je regardais autour de moi dans la chambre.

L'aménagement de la pièce avait quelque peu changé depuis mon départ, il y avait un nouveau bureau, un ordinateur portable blanc que je ne connaissais pas, mais, dans l'ensemble, la chambre avait la même allure que quand je l'avais quittée. Je reconnus ma commode, qui était toujours à la même place, avec mes vêtements sans doute encore à l'intérieur (le gros de mes vêtements, que je n'avais pas encore eu le temps de déménager). C'était une commode d'un seul tenant, le bois stratifié et comme brossé, où s'étaient atténuées les dominantes naturelles de l'écorce d'awong pour des nuances ombrées qui tiraient sur le brun rougeâtre. Elle avait une ligne très pure, géométrique, un grand rectangle de bois plein sans couture ni raccord, les pieds dépassant à peine du volume. Je m'accroupis devant le meuble et j'ouvris les tiroirs, jetai un coup d'oeil sur les vêtements, un désordre de pulls, de pyjamas, des cravates, un pauvre vieux maillot de bain à l'élastique distendu. Je pris une chemise, choisis du linge de rechange, que je posai sur une chaise, et j'entrepris de me changer dans la chambre.

Marie avait refait sommairement le lit et elle s'était assise contre le mur en fumant une cigarette dans la pénombre, les jambes en Z sous son tee-shirt XXL. Elle avait éteint toutes les petites lampes dans la chambre, n'en ayant laissé qu'une seule allumée près du lit, qui n'éclairait presque rien. Elle demeura longtemps silencieuse, abattue, les yeux dans le vague, puis elle commença à me parler de Jean-Christophe *de Quelque chose* d'une voix douce, sans me regarder, tirant une bouffée de cigarette de temps à autre, elle me raconta qu'elle avait fait sa connaissance à Tokyo au début de l'année lors du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, me parla des activités, multiples, qu'il menait, à la fois dans les affaires et le monde de l'art, me dit qu'elle l'avait revu quelques fois à Paris à son retour du Japon, trois ou quatre fois dans les premiers mois, puis que cela s'était espacé, qu'ils avaient passé un week-end ensemble à Rome, mais qu'ils ne se connaissaient pas tellement, dans le fond. Marie m'expliquait cela sans imaginer que cela pouvait m'être pénible à entendre. Je ne disais rien, je ne posais pas de question. J'avais enlevé ma veste et ma chemise, et je l'écoutais en me séchant le dos dans l'ample serviette de bain blanche qu'elle avait été me chercher pour me sécher. Je fis glisser mon pantalon le long de mes cuisses, le tissu adhérait à la peau, j'avais du mal à le décoller, puis j'ôtai mon caleçon, pauvre chose informe et trempée, que je laissai tomber par terre à mes pieds sur le parquet. Marie continuait à parler, on sentait qu'elle avait besoin de parler, de se confier, de revenir sur les événements de la nuit, sur certains signes avant-coureurs qui auraient pu l'alerter, une fatigue générale, des essoufflements, des vertiges, un premier malaise qu'il avait eu au restaurant. J'étais nu dans la pénombre, et je ne disais rien, je me séchais la nuque, les flancs, je me passais la serviette sur les cuisses, me frictionnais l'entrejambe dans le moelleux du linge. Je mis le caleçon que j'avais sorti de la commode et j'enfilai la chemise propre dans la pénombre. J'étais encore en train de boutonner la chemise, les jambes nues sur le parquet, lorsque j'aperçus mon reflet dans le miroir, un de ces grands miroirs dorés qui orne les cheminées des appartements parisiens, le fronton rehaussé d'une flamme décorative en moulures de plâtre à motifs de stuc enchevêtrés qui figuraient un entrelac de rameaux et de fleurettes. Je fis un pas en avant et je vis ma silhouette se déplacer à l'unisson dans les profondeurs patinées (et même noircies par endroits, mouchetées) du miroir, mon visage disparaissant presque entièrement dans une obscurité brumeuse. Je me voyais là, sans visage, dans cette chambre où j'avais vécu près de six ans. La chambre, autour de moi, se fondait dans le noir, on devinait les contours estompés des meubles dans la pénombre, le bureau de Marie sur lequel l'ordinateur s'était mis en veilleuse, une partie de la bibliothèque contre le mur, les rayonnages de livres qui disparaissaient dans les limbes. Marie se tenait toujours, invisible, à l'extrémité du lit. Je ne voyais pas son visage, je n'entendais que sa voix qui se diluait dans un nuage de fumée qui se dissipait lentement dans l'obscurité sa voix blanche, neutre, absente, qui m'expliquait que Jean-Christophe *de Quelque chose* était marié et que c'était la raison pour laquelle elle n'était pas partie avec lui dans

l'ambulance, par discrétion en quelque sorte, pour que l'on puisse avertir sa femme quand il arriverait à l'hôpital. Mais maintenant elle se demandait comment avoir de ses nouvelles, elle ne savait même pas dans quel hôpital il avait été conduit.

Marie demeura encore un long moment prostrée en silence sur le lit, avant de faire un effort, apparemment considérable, pour se lever. Elle alla ramasser les deux petits verres de grappa qui traînaient toujours par terre, les regarda avec attention, songeuse, et elle eut une soudaine expression d'abattement et de tristesse. Elle releva les yeux vers moi, les verres à la main, perdue, désespérée, je vis son visage se défaire en quelques instants, je voyais ses traits se brouiller, les pommettes agitées de légers tremblements, les lèvres crispées, tendues, témoins de la lutte qu'elle devait mener pour ne pas se mettre à pleurer. J'allai prendre la bouteille de grappa sur le rebord de la cheminée et je l'invitai à boire un petit verre d'alcool pour se revigorer après le choc qu'elle venait de subir, mais elle le prit très mal, elle repoussa la bouteille, interprétant mon geste comme de l'ironie, ou du sarcasme. Elle se ressaisit aussitôt, et disparut de la pièce pour aller ranger les petits verres à vodka dans la cuisine, me laissant seul dans la chambre avec la bouteille de grappa à la main, une bouteille rectangulaire, avec un long col qui se terminait par un étroit doseur argenté. Au retour, Marie me regarda méchamment, le visage dur, fermé, qui laissait apparaître au coin de sa bouche de vilaines petites rides d'expression que je ne lui connaissais pas, et un éclair de haine traversa son regard. Pourquoi arrivait-il à chaque fois un moment, quand nous étions ensemble, où, tout d'un coup, toujours, très vite, elle me détestait passionnément. Peut-être y avait-il en moi quelque chose de foncièrement bancal, qui faisait qu'on ne pouvait pas m'aimer. Ou bien cela venait-il d'elle, d'une sauvagerie radicale qu'elle mettait dans la passion, et qui s'exerçait jusque dans les gestes les plus tendres et les plus anodins.

En me voyant m'emparer de la bouteille de grappa, Marie avait dû se sentir devinée. Elle avait sans doute immédiatement compris que cette bouteille de grappa l'avait trahie, qu'il y avait comme une inconvenance de cette bouteille grappa, une impudeur, une indécence, car, m'étant aperçu de sa présence, je ne pouvais plus ignorer maintenant qu'elle avait bu de la grappa cette nuit en compagnie de Jean-Christophe *de Quelque chose*, et, dès lors que je savais qu'elle avait bu de la grappa cette nuit avec Jean-Christophe *de Quelque chose*, je pouvais imaginer ce qui s'était passé entre eux dans la chambre, et même ce qu'avaient dû être leurs baisers, et je le pouvais d'autant mieux, et elle ne l'ignorait pas, elle ne pouvait pas l'ignorer, que c'étaient les mêmes baisers que nous avions échangés nous-mêmes à l'île d'Elbe l'été dernier, que c'était ces baisers-là qui avaient un goût de grappa, que c'était cet après-midi-là, à l'île d'Elbe, dans mes bras, dans la chambre d'hôtel de l'*Albergo l'Ape Elbana* de Portoferraio, que Marie avait senti un parfum de grappa lui monter à la tête quand je l'avais embrassée, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa, ce goût enfoui dans son passé qu'elle avait oublié mais qui était soudain remonté à la surface au contact de mes lèvres — car mes baisers avaient un goût de grappa, un goût de soleil et de grappa, voilà ce qu'elle m'avait dit ce jour-là à l'île d'Elbe. Elle ne s'était peut-être pas rendu compte tout de suite à quel point la présence de la bouteille de grappa cette nuit dans la chambre l'avait trahie, mais elle avait immédiatement compris en voyant m'en emparer que cette bouteille de grappa était le détail tangible à partir duquel je pourrais imaginer ce qu'elle avait vécu, qu'à partir de ce détail, qu'à partir de cette seule bouteille de grappa, je pourrais reconstituer tout ce qui s'était passé cette nuit dans la chambre, comme dans les rêves, où un seul élément tiré de la vie réelle la plus intime peut engendrer un flux d'éléments imaginaires dont la réalité n'est pas moins contestable, et que, disposant désormais d'un repère tangible en amont (la bouteille de grappa) et d'un repère visuel en aval (la sortie du brancard dans la nuit dont j'avais été témoin), j'étais désormais en mesure de combler le vide de ce qui s'était passé cette nuit dans l'intervalle, et de reconstituer — de reconstruire ou d'inventer —, ce que Marie avait vécu en mon absence. C'était cela, et pas la supposée maladresse de ma phrase, que Marie avait pressenti en m'entendant l'inviter à se servir un verre de grappa — et c'était cela qu'elle n'avait pas supporté.

Marie s'était rassise sur le lit. Elle demeura un long moment silencieuse, pensive, les bras croisés, fixant avec une expression exaspérée mes vêtements mouillés sur la commode, puis elle se releva d'un coup et voulut me faire déplacer le meuble, ma commode, tout de suite, toutes affaires cessantes. Cela n'avait que trop durer, cinq mois qu'elle supportait cette horreur dans sa chambre, on allait la descendre à la cave immédiatement, cela ne pouvait pas attendre une seconde de plus, souffrir le moindre délai supplémentaire. Ce n'était pas une suggestion, c'était un ordre. Elle ne pouvait plus le voir, ce bahut, elle disait "bahut", elle appelait ma commode "bahut", avec un dégoût non dissimulé, le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble semblait s'être étendu au mot lui-même : bahut. Bahut. Elle se dirigea vers le bahut, les cuisses nues dans son tee-shirt blanc beaucoup trop large pour elle qui flottait autour de ses cuisses, et essaya de le soulever, rageusement, d'une main, n'importe comment, mais le meuble n'avait aucune prise, ni sur les côtés, ni aux poignées, de simples renflements décoratifs du bois qu'il était impossible d'agripper fermement. Je m'approchai pour l'aider et, me plaçant à l'autre extrémité, nous soulevâmes le bahut du sol, d'une dizaine de centimètres à peine, difficilement, il était extrêmement lourd, avant de le reposer aussitôt, Marie le lâcha, le laissa carrément retomber, ne fit aucun effort pour le retenir, il s'écrasa violemment par terre, l'angle des pieds heurtant le sol en taillant une encoche dans le parquet. Marie fit un petit bond sur le côté et sursauta, pieds nus, elle perdait patience, elle devenait enragée, elle me dit que je voyais bien qu'on ne pouvait pas le transporter comme ça, qu'il était trop lourd, qu'il fallait le vider, et, ouvrant les tiroirs, elle commença à s'emparer de mes vêtements qu'elle se mit à jeter par terre à grandes brassées en me disant de dégager mes affaires, de virer mon bazar du bahut !

Puis elle ne dit plus rien, elle n'avait plus rien dit. Elle m'avait regardé faire, le regard vide, debout, la tête baissée, avec une impatience à l'arrêt, en suspens. Sa rage était devenue de l'abattement, une tristesse froide, un accablement passif, elle n'avait plus de force, elle renonçait, elle s'en remettait à moi. J'avais essayé de la calmer, de l'apaiser, j'avais terminé de vider entièrement le bahut (je disais bahut moi aussi maintenant, pour lui être agréable), tiroir après tiroir, confectionnant des piles plus ou moins régulières de vêtements sur le parquet, tee-shirts, pulls, chemises, un amas désordonné de sous-vêtements, de gants, d'écharpes, de bonnets, puis d'autres tas, plus petits, épars, disparates, hétérogènes, une ceinture, des cravates affaissées, le vieux maillot de bain rouge à l'élastique distendu, dont la présence touchante et ridicule sur le sol de la chambre m'humiliait. On aurait dit les misérables fringues d'occasion d'un pathétique étal de brocante installé là dans la pénombre de la chambre, et je trouvais qu'il y avait quelque chose de macabre dans cette exposition, comme si les vêtements, quand ils ne sont pas portés, signifient l'absence ou la disparition de celui à qui ils appartiennent. Mais n'était-ce pas de cela dont il était question, de ma disparition, de mon effacement progressif de ces lieux où j'avais vécu plusieurs années, le bahut était vide, son contenu intégralement répandu par terre, et nous allions déménager le dernier meuble qui m'appartenait encore de la chambre de Marie.

J'avais retiré les tiroirs vides du bahut pour l'alléger, je les avais déboîtés et les avais posés à la verticale contre le mur, et nous nous étions mis en route, nous portions le bahut à bout de bras, lentement, même vide il était encore extrêmement lourd, et nous ne parvînmes pas à passer la porte à la première tentative. Nous dûmes le reposer par terre et l'incliner, le soulever, en biais, pour passer l'encadrement de la porte de la chambre et accéder au couloir. Courbés sous le poids du meuble, à petits pas glissés, à peine vêtus l'un et l'autre, les pieds et les jambes nues, Marie dans son large tee-shirt blanc qui lui recouvrait les cuisses et moi en caleçon et en chemise, nous progressions laborieusement sur le parquet grinçant du couloir de notre appartement. Marie ne disait rien, mais elle s'était calmée, elle était silencieuse, appliquée, concentrée sur sa tâche, et, les deux mains occupées par le bahut, elle soufflait un filet d'air vers le haut par sa bouche pour essayer de retirer une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux. Elle finit par relever la tête pour me prendre à témoin de sa déconvenue (je ne pouvais lui être d'aucun secours, ayant moi aussi les mains prises), et elle m'adressa un timide sourire de connivence, qui illumina ses lèvres et ses pupilles, peut-être le premier

sourire qu'elle m'adressait depuis cinq mois. Nos regards se croisèrent un instant par-dessus le bahut et nous nous rendîmes soudain compte de la situation, du ridicule qu'il y avait de transporter ce meuble en pleine nuit dans notre appartement, de le descendre à la cave à quatre heures du matin. Nous nous sourions avec complicité, et nous continuions de progresser dans le couloir, les corps de chaque côté du bahut que nous transportions, à l'unisson, soudés, solidaires, très près l'un de l'autre, comme si nous dansions, entraînés par la dynamique propre du meuble qui, à l'instar d'un chant ou d'une musique, nous imposait son rythme et nous dictait son allure, à moins de deux mètres de distance l'un de l'autre, quasiment enlacés dans la promiscuité intime de la manutention, et il y avait non seulement de la complicité entre nous, mais déjà de la tendresse, et même davantage, un commencement de rapprochement, une attraction qui ne passait encore que par les yeux, mais que nous sentions monter vers nos mains — nos mains empêchées, prises par le bahut, que démangeait déjà l'envie de se porter vers la peau et la chaleur de l'autre —, un attrait invisible, une aimantation, très forte, lourde, puissante, inéluctable, comme si, depuis cinq mois que nous étions séparés, n'avait cessé de travailler en nous l'énergie de l'élan irrésistible qui ne pouvait qu'inévitablement nous jeter dans les bras l'un de l'autre cette nuit. Le choc violent qu'avait subi Marie ne pouvait trouver d'apaisement que dans une étreinte, elle avait un besoin physique irrépressible de réconfort, d'être touchée, serrée, de se sentir aimée pour apaiser les tensions qui l'oppressaient et j'avais le même besoin de réconfort en raison de l'immense inquiétude que j'avais ressentie au sujet de Marie, j'avais le même besoin de la toucher et de l'étreindre depuis que je l'avais rejointe à la fenêtre de la chambre et que j'avais été incapable de la prendre immédiatement dans mes bras pour apaiser ses tourments et essayer de la consoler, son corps serré très fort contre le mien. Nous nous étions arrêtés dans le couloir, nous avons posés le meuble à nos pieds, et nous nous regardions, nous ne disions rien, nous nous étions compris. Il était sans doute très imprécis de dire que je l'aimais, mais rien ne pourrait être plus précis.

Je ne sais pas si c'est moi qui ai commencé à contourner le meuble pour la rejoindre, à faire prudemment le dernier mètre qui me séparait d'elle, ou si c'est elle qui m'a invité implicitement à la rejoindre en faisant un pas de côté, mais nous nous faisons face maintenant, nous ne bougions plus dans la pénombre du couloir, nous nous regardions en silence avec une infinie gravité dans le regard. Je pensais que nous allions nous embrasser, mais nous ne nous sommes pas embrassés, nos langues ne se sont pas unies, ni nos lèvres ne sont entrées en contact, nous nous sommes seulement frôlés dans l'obscurité, effleurés des joues et caressés du cou, comme des chevaux tremblants, effarouchés et émus. Sans oser nous toucher, le bout des doigts pleins d'égards, de réserve, de douceur et de délicatesse, comme si nous étions trop fragiles, ou si la surface de nos corps était brûlante, ou que le contact de l'autre était interdit, dangereux, déplacé, impensable ou tabou, nous nous caressions simplement de l'extrémité des doigts et du bord des épaules, les yeux égarés et les sens aux aguets, je m'étais approché d'elle pour humer doucement la peau de sa nuque et respirer le parfum du désir qu'elle exhalait. Puis, comme l'eau trop longtemps retenue d'un barrage qui se libère enfin, nous nous étions soudain violemment étreints, nous laissant aller à la retrouvailles des corps, nous enlaçant dans un abandon complet des poitrines et des âmes, serrant mutuellement nos corps fragilisés pour puiser chez l'autre la chaleur, le réconfort et la consolation, les bras soudain multipliés, empressés et imprécis, les mains douces, fiévreuses, tâtonnantes, je lui caressais les épaules, je lui touchais les joues, le front, les tempes, mes mains passaient sur son visage et je ne la quittais pas des yeux — la main et le regard, il n'est jamais question que de cela dans la vie, en amour, en art.

Nous avons fermés les yeux et nous nous enlacions, nous nous serrions éperdument l'un contre l'autre, nous ne savions pas ce que nous faisons, mais nous ne nous embrassons pas, nous ne pouvons pas nous embrasser, un interdit nous en empêchait, une règle tacite, impérieuse, invisible, trop de choses survenaient en même temps, trop de sentiments, de douleur, d'inquiétude et d'amour, qui se mêlaient dans nos cœurs, il dut y avoir une pause, une respiration pour reprendre notre souffle, et je la vis fugitivement en face de moi dans la pénombre du couloir, qui remettait en place une

mèche de ses cheveux. Marie, en face de moi, adossée au mur, cambrée, les cuisses nues dans son tee-shirt blanc, qui me regardait avec défi — il y avait du défi dans son regard, quelque chose de mutin, d'abandonné, de sexuel et de sauvage. Elle se laissa de nouveau glisser contre le mur pour accueillir mon corps contre le sien, je l'avais rejointe, je sentais en transparence sous mes doigts le contact étouffé et comme atténué des poils de son pubis à travers le tissu du tee-shirt. Elle était nue sous son tee-shirt, j'avais passé la main sous le vêtement et je sentais la peau frémissante de son ventre sous mes doigts, nous nous fondions l'un contre l'autre, inconscients de nous-mêmes, j'entendais le souffle gémissant de son désir dans le creux de mon cou, ses cuisses étaient chaudes, je caressais son ventre, et, lorsque je glissai un doigt dans son sexe, je me sentis parcouru d'un frisson de chaleur, d'humidité et de douceur.

Je ne m'en étais pas rendu compte immédiatement, pas tout de suite, ni dans les minutes qui suivirent, mais plus tard, beaucoup plus tard, brusquement, à l'improviste, dans une sorte de panique et de vertige — malgré la difficulté, voire l'impossibilité de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même, ce qui, dans le cours de la vie, m'était advenu dans un enchaînement naturel de faits inéluctables et silencieux, mais qui, dès lors qu'il fallait le formuler explicitement, devenait soudain incompréhensible, ou honteux, comme, peut-être, certains homicides évoqués devant une cour d'assise qui avaient pu sembler s'inscrire dans une réalité plausible quand ils s'étaient produits mais devenaient purement aberrants, indicibles et abstraits, dès lors qu'ils étaient placés dans la lumière implacable des mots — il me vint à l'esprit que c'était la deuxième fois, cette nuit, que j'introduisais mon doigt dans le corps d'une femme.

Cela ne dura qu'un instant, et Marie se déroba avec grâce, elle se défit de mon étreinte et me regarda avec douceur dans la pénombre. Des larmes avaient coulé en silence de ses yeux pendant que je l'étreignais, et elle ne les avait pas retenues, elle ne les avait pas essuyées, des larmes silencieuses, invisibles, des larmes qui n'avaient peut-être même jamais existé pour elle, tant elles avaient glissé le long de ses joues avec le naturel inconscient d'un battements de coeur ou d'une respiration inconsciente. Marie, en face de moi, émouvante, les yeux humides dans la pénombre, Marie, écartelée entre des pulsions contradictoires qui devaient batailler en elle, d'élan passionnel et de retenue mêlés, Marie qui avait eu à la fois, et autant, besoin de s'abandonner à mon étreinte que de la repousser, Marie qui avait eu besoin de se serrer de toutes ses forces contre mon corps pour y puiser le réconfort et qui n'avait pas cherché à résister au désir physique qu'elle avait senti monté en elle quand je l'avais prise dans mes bras, elle avait même eu la trempe de me le signifier ouvertement, du défi dans le regard, elle m'avait aimantée pour que je la caresse et que je la touche entre les jambes — l'éclat inoubliable de ce regard où, une seconde, dans la pénombre, j'ai vu briller dans ses yeux la liberté et la lubricité —, en même temps qu'elle se dégageait presque aussitôt de mon étreinte, qu'elle la dénouait avec pudeur, comme si elle prenait simplement conscience qu'il était impossible de s'aimer maintenant, que ce n'était ni le lieu ni le moment de s'embraser et de s'étreindre. Elle me sourit une nouvelle fois dans la pénombre du couloir, et ne fit aucun commentaire sur ce que nous venions de vivre secrètement ensemble de si intense. Elle ne dit rien, non, elle alla simplement se replacer devant le bahut pour continuer le descendre à la cave (ah, elle avait de la suite dans les idées, mon amour).

Nous étions repartis, nous avons longé le couloir jusqu'à la porte d'entrée et nous étions sortis de l'appartement, nous avons commencé à descendre le bahut dans la cage d'escalier, où la minuterie était cassée, Marie en tee-shirt et moi en caleçon et chemise, les pieds nus sur le bois rugueux de la cage d'escalier. Nous entendions la pluie qui continuait de tomber à l'extérieur, il régnait une odeur de bois moisi et de renfermé dans les escaliers, l'air était moite, irrespirable, qui n'avait pas dû être renouvelé souvent pendant ces derniers jours de canicule, et nous descendions le meuble avec précaution comme les secouristes avaient dû le faire une heure plus tôt avec le brancard, évitant de heurter la rampe et de racler les murs, Marie menant la marche, silencieuse et distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente,

j'apercevais son visage quand nous passions devant les lucarnes qui donnaient sur le puits de lumière de la cour intérieure de l'immeuble. Nous faisons des pauses régulières entre les étages, nous arrêtant un instant dans le noir pour reprendre notre souffle. Au rez-de-chaussée, laissant sur notre droite les multiples empreintes de pas mouillées des secouristes qui traçaient un chemin humide jusqu'à la porte cochère, nous bifurquâmes et prîmes la direction de la cour intérieure, qu'on apercevait au fond du couloir, une petite cour d'immeuble grisâtre sous la pluie dans la nuit, qu'éclairait une veilleuse jaunâtre protégée d'une grille. Nous entrâmes dans la cour et nous dirigeâmes vers le local à poubelle, le bahut entre nous, sentant sous nos pieds nus le contact mouillé du sol de la cour. Nous posâmes le bahut devant la vieille porte en bois bringuebalante qui donnait accès aux caves, et la poussâmes pour l'ouvrir, mais elle résista, elle était fermée à clé (ah, putain, merde, j'ai pas la clé, dit Marie à voix basse). Elle releva la tête, et me sourit timidement entre ses larmes à peine séchées et déjà recouvertes de pluie, me regarda de bas en haut pour se faire pardonner. Nous étions pieds nus sous la pluie à quatre heures du matin, et nous nous sourions tendrement dans la cour de l'immeuble.

De retour dans l'appartement (nous avons laissé le bahut en bas dans le vestibule, où nous l'avons casé contre un mur à côté de la porte cochère, j'espère qu'on n'allait pas nous le voler — non, ça, il n'y a pas de risque, m'avait dit Marie, une horreur pareille), Marie alla à la fenêtre, regarda un instant dehors et revint sur ses pas, elle ne tenait plus debout, elle tombait de fatigue, je lui dis qu'elle devrait essayer de dormir quelques heures, et elle se laissa convaincre, épuisée, vacillante, je l'accompagnai jusqu'à son lit et l'aidai à se glisser sous les draps. Il commençait à faire jour dehors, une déplaisante lumière grisâtre entrait dans la chambre par la fenêtre ouverte. L'orage s'était calmé et on entendait la pluie qui finissait de dégoutter lentement des toits. J'achevai de m'habiller dans la chambre, remis mon pantalon humide et mes chaussures, et j'allai m'asseoir sur le lit au chevet de Marie pour lui dire au revoir, je lui demandai à voix basse si elle avait encore besoin de quelque chose, et elle me dit oui, de toi. Je me penchai vers elle, je regardais son visage endormi dans l'obscurité, j'étais ému, un peu pris au dépourvu, et je demandai "maintenant ?", et, sans rouvrir les yeux, elle me dit que non, pas maintenant, laisse-moi dormir, dit-elle, et nos lèvres se frôlèrent quand elle releva doucement la tête pour m'embrasser au moment de prendre congé (dégage, ajouta-t-elle d'une faible voix à peine perceptible, et déjà endormie).

Lorsque je regagnai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas, je trouvai l'appartement vide, Marie n'était plus là. Le lit était vide, les draps défaits et en désordre, le drap du dessus torsadé, chiffonné, et en boule, qui était tombé par terre. Je m'approchai pour le ramasser et j'aperçus alors au creux du lit, sur le drap restant qui recouvrait le matelas, deux ou trois gouttes de sang séché. Ce n'était pas des taches rondes, rouges et régulières, mais plutôt deux traînées parallèles, une grande et une petite (la petite comme un écho jumeau et amoindri de la plus grande), qui, du fait d'un contact ou d'un frottement, s'était étirées sur le drap sur une longueur de deux ou trois centimètres, la marque déjà presque effacée, les contours passés et diffusés, des traînées qui s'étaient comme fossilisées dans le coton blanc du drap en laissant deux empreintes pâles et brunnâtres en forme de petits céphalopodes allongés ou de squelettes de crustacés.

Marie, l'autre Marie, m'avait dit cette nuit, j'avais compris, elle m'avait fait comprendre, cela n'avait pas été dit explicitement quand nous étions rentrés après le restaurant dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, mais elle avait gardé sa culotte tout au long de la nuit et je n'avais pas non plus cherché à la lui enlever, j'avais compris sans qu'elle me dise rien, nous nous étions embrassés sur le lit quand nous étions rentrés, nous avons trop chauds, nous transpirions dans le lit trop étroit, l'un et l'autre en sueur, le dos moite qui collait contre les draps, je l'avais caressée dans la lourde obscurité de la nuit qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la pièce, malaxant avec douceur le tissu de la petite culotte en soie bleu pâle qui se distendait et se déformait sous mes caresses, la pluie tombait avec violence par la fenêtre ouverte, et nous nous

étreignions à demi nus dans le lit trop étroit, les yeux fermés derrière lesquels j'entendais gronder l'orage comme à l'île d'Elbe, je ne savais plus où j'étais, je ne savais plus avec qui j'étais, tant le répertoire des gestes de l'amour est finalement limité — caresses, humidité, obscurité, douceur — et ce n'est que plus tard que je m'étais rendu compte — pas sur le moment, mais plus tard, et sans y prêter particulièrement attention — qu'il y avait, sur le bout de mon doigt, un peu de sang menstruel.

Et déroulant alors mentalement le fil rouge de ces quelques gouttes de sang qui s'étaient déposées sur mon doigt à ce moment-là, je me rendis compte que ce sang avait accompli une boucle insensée qui partait de Marie et me ramenait à Marie. Ce sang qui, très vite, n'avait plus dû avoir ni couleur ni consistance ni viscosité quelconque, ni même aucune réalité matérielle, tant les divers contacts avaient dû se multiplier avec les tissus et avec ma peau, avec l'air ambiant, avec les draps et avec mes vêtements, chaque contact ayant dû les atténuer un peu plus, les amoindrir et les estomper, et la pluie finir de les diluer complètement, ces quelques particules de sang — qui, si elles n'existaient plus matériellement, gardaient une existence symbolique indélébile — je me rendais compte que je pouvais en refaire mentalement le parcours depuis le corps de Marie où elles avaient pris leur source, et les suivre à la trace tout au long des endroits où je m'étais rendu cette nuit, car j'avais dû les transporter avec moi partout où je m'étais déplacé cette nuit, dans la chambre du deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas quand je m'étais levé pour rejoindre Marie, dans les escaliers de l'immeuble, et bientôt dans la rue, dans Paris, dans la rue Vivienne, dans la rue Croix des Petit Champs, dans l'orage, dans le vent et dans la pluie, comme si l'eau, l'air, et le feu, trois des quatre éléments du cosmos, avaient accompagné la course folle de ces particules de sang invisibles que je les transportais avec moi sur mon doigt en courant dans la nuit pour rejoindre Marie.

Je regardais ces quelques gouttes de sang séché sur mon lit, je savais très bien ce que c'était, mais, dans une sorte de vertige et de confusion mentale, j'associai alors ce sang à Jean-Christophe *de Quelque chose*, comme si ce sang était son sang, comme s'il y avait, dans mon lit, quelques gouttes du sang de Jean-Christophe *de Quelque chose*, un sang que Jean-Christophe *de Quelque chose* avait perdu cette nuit quand il avait eu sa crise cardiaque, un sang qui lui appartenait, un sang masculin — un sang de drame, de violence et de mort — et non pas le sang féminin que c'était, non pas un sang de douceur, de féminité et de vie, mais un sang de désastre, le sang de la mort annoncée de Jean-Cristophe *de Quelque chose*, et, dans un brusque accès de frayeur irrationnelle — ou de lucidité —, je compris alors que si Jean-Christophe *de Quelque chose* venait à mourir cette nuit, j'allais devoir m'expliquer sur la présence de ce sang sur mes draps, j'allais devoir dire comment il se faisait qu'il y avait du sang humain dans mon lit, ce sang de confusion et de culpabilité, ce sang vertigineux devenu terreur soudaine — ce sang inavouable — qui m'avait fait relier Marie à Marie la nuit de la mort de Jean-Cristophe *de Quelque chose*.

Marie me téléphona pour m'apprendre sa mort en fin de matinée. Jean-Baptiste est mort, me dit-elle (et je ne sus que répondre, ayant toujours pensé qu'il s'appelait Jean-Cristophe)

Jean-Christophe *de Quelque Chose* était mort. En fait — je le sus quelques jours plus tard en tombant sur l'avis de décès que sa famille avait fait paraître dans *Le Monde* — son nom exact était Jean-Baptiste de Ganay. La nécrologie était brève et sobre. Quelques lignes en petits caractères, pas de détail sur les circonstances de la mort. Le nom des proches. Sa femme, Delphine. Son fils, Olivier. Sa mère, Gisèle. Rien de plus, l'avis tenait lieu de faire part. Je méditai quelques instants sur sa date de naissance, 1960, qui me parut soudain très lointaine, enfoncée dans le passé, déjà lourdement enfouie dans un XXème siècle lointain, brumeux et achevé, qui paraîtrait d'un autre temps aux générations futures (plus encore que, pour nous, le XIXème siècle), à cause de ces deux chiffres au début de chaque date, ce 1 et ce 9 étrangement désuets, tels des Turbigo ou des Alma irréels qui commençaient les numéros de téléphone parisiens au coeur du XXème siècle, à la place des familiers 2 et 0 auxquels nous étions maintenant habitués. Naître dans les années mille neuf cent trente, mille neuf cinquante, mille neuf cent soixante ou mille neuf cent quatre-vingt, ces années étranges qui commençaient encore par un 1 et par un 9, y mourir, ou y avoir vécu, ce qui avait toujours été la norme et le serait encore pour un temps désormais compté me parut soudain terriblement daté. Je relus les deux millésimes qui bornaient maintenant définitivement la vie achevée de Jean-Christophe *de Quelque chose*, et je me rendis compte que c'était là des dates à la fois encore complètement contemporaines, on ne peut plus de notre temps, car c'était bien un homme d'aujourd'hui qui était mort, un contemporain dans la force de l'âge, et pourtant déjà démodées, comme des dates qui avaient mal vieilli, des dates périmées de leur vivant, qui n'auraient bientôt plus cours, que le temps ne tarderait pas à recouvrir et qui portaient déjà en elle, comme un poison corrosif dissimulé, le germe de leur propre estompement puis de leur effacement définitif dans le cours plus vaste du temps.

J'ai longtemps pensé que je n'avais jamais vu Jean-Christophe *de Quelque chose* en dehors de la nuit de sa mort, quand il était apparu devant moi pendant quelques secondes, non pas lors de secondes dilatées, ralenties, interminables, mais arrêtées, à jamais figées dans ma mémoire, une image immédiatement complète, cohérente et détaillée, d'un homme que je ne connaissais pas allongé sur une civière, le visage d'un blanc effrayant disparaissait sous un masque à oxygène, surgissant devant moi au sortir de la porte cochère de l'immeuble de la rue de La Vrillière, comme une hallucination, une figure de rêve, ou de cauchemar, un spectre spontanément apparu du néant, qu'il paraissait n'avoir quitté qu'un instant, et qui était déjà en route pour y retourner à jamais, l'image s'étant soudain matérialisée devant moi à partir de rien, rien ne l'ayant précédée et rien ne la suivant, comme créée *ex nihilo* de la substance même de la nuit et de la pluie battante qui tombait dans mes yeux et noyait mes pupilles — l'apparition soudaine sous mes yeux, dans l'inquiétude noire et pluvieuse qui m'étreignait le coeur cette nuit-là en raison de l'anxiété que j'éprouvais pour Marie, de cet homme inerte allongé sur un brancard, une perfusion fixée à son poignet cadavérique, qui n'avait déjà presque plus rien d'humain et qui semblait tout entier réduit à ses chaussettes, devenues son blason et ses couleurs, noires, fines, fragiles, en fil d'Ecosse, dont je peux encore aujourd'hui estimer mentalement la texture et l'éclat, la pâleur de leur noir ! Je croyais sur le moment que c'était la première fois que je voyais cet homme, et, même si j'avais pu me rappeler l'avoir déjà vu quelques mois plus tôt à Tokyo, j'aurais de toute façon eu du mal à le reconnaître sous le masque à oxygène qui lui cachait le visage et lui mangeait les traits. Mais je l'avais déjà vu à Tokyo, je l'avais même vu deux fois à Tokyo, la première, de nuit (dans des circonstances dont je n'ai pas envie de parler — je préfère taire les

souffrances qui se rapportent à ce souvenir), et la deuxième fois, deux jours plus tard, également à Tokyo (mais les deux événements ne sont aucunement liés). C'est ce jour-là sans doute que j'ai vu Jean-Christophe *de Quelque chose* pour la première fois, je l'ai aperçu à l'improviste aux côtés de Marie, non pas au bras de Marie, mais c'était tout comme, ils étaient ensemble, cela m'a sauté aux yeux, un homme plus âgé qu'elle, quarante ans passés, pas loin de cinquante ans, avec beaucoup d'allure, de la classe, élégant, vêtu d'un grand manteau de cachemire gris noir, une écharpe sombre, les cheveux clairsemés coiffés en arrière, la carrure large, l'épaule solide, rassurante, sécurisante, sur laquelle on pouvait sans doute comprendre que Marie ait eu besoin de s'appuyer en ces heures de fragilité et de rupture. En dehors de son pitoyable corps en chaussettes sur la civière, c'est la seule image qu'il me reste de lui, je revois encore très bien aujourd'hui cette haute silhouette imposante en manteau gris noir aux côtés de Marie. Mais son visage est absent — et le restera à jamais, je n'ai jamais trouvé aucune photo de lui.

Dans les jours qui suivirent sa mort, je cherchai le nom de Jean-Christophe *de Quelque chose* sur Internet et je fus surpris de trouver de nombreuses occurrences qui le concernaient, lui personnellement, ses ascendants et sa famille. Je pus recouper ces feuillets de notes que j'avais imprimées avec les quelques informations que Marie m'avait communiquées à son sujet, de rares confessions sur leurs relations, les confidences qu'elle m'avait faites dans les semaines qui suivirent l'enterrement, où j'avais recommencé à revoir Marie régulièrement. Marie m'avait fait part des circonstances dans lesquelles elle avait fait la connaissance de Jean-Christophe *de Quelque chose* à Tokyo le soir du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, et, dans les jours qui suivirent ses obsèques, un après-midi que nous nous promenions ensemble à Paris, elle m'avait raconté leur retour mouvementé du Japon — car si nous étions partis ensemble au Japon, c'est avec lui qu'elle était rentrée, et moi j'étais rentré seul à Paris une semaine plus tard. Pour plusieurs raisons, que l'on peut aisément comprendre, Marie ne tenait pas beaucoup à me parler de Jean-Christophe *de Quelque chose* dans les jours qui suivirent sa mort, elle était encore choquée, elle restait réticente à aborder les questions qui le concernaient, mais quelques confidences involontaires lui avaient échappé lors d'un dîner que nous fîmes quelques jours avant son départ pour l'île d'Elbe, des secrets plus intimes qu'elle regretta par la suite d'avoir de m'avoir confiés, des indiscretions sur leurs relations privées, dont je m'étais immédiatement emparées pour les poursuivre en imagination, en grossissant parfois le trait, par jalousie, au risque de me méprendre et de m'égarer sur les sentiments réels de Marie à son égard. J'avais complété certains détails qui manquaient à son récit, et j'avais rempli peu à peu les zones d'ombres sur les parties les plus troubles de la vie de Jean-Christophe *de Quelque chose*, sans négliger les médisances et les rumeurs, n'hésitant pas même au besoin à m'appuyer sur des informations de seconde main, invérifiables et malveillantes, qu'avaient relayées de façon insidieuse certaines revues confidentielles, sans preuve ni vérification complémentaire — car, jusqu'à ce jour, rien ne prouvait que Jean-Christophe *de Quelque chose* n'ait jamais enfreint sciemment la légalité.

Parfois, à partir d'un simple détail que Marie m'avait confié, qui lui avait échappé ou que j'avais surpris, je me laissais aller à échafauder des développements complets, déformant à l'occasion les faits, les transformant ou les exagérant, voire les dramatisant. Je pouvais me tromper sur les intentions, réelles ou supposées, de Jean-Christophe *de Quelque chose*, sur son degré de sincérité quand il affirmait avoir été mal entouré et abusé par un membre de son entourage. J'étais sans doute capable de prêter foi aux conjectures et d'amplifier les soupçons. Je ne sais pas jusqu'à quel point il était impliqué personnellement dans l'affaire qui lui était reproché. Je ne sais pas non plus s'il avait reçu des menaces, et j'ignore si les rumeurs de chantage dont il aurait été victime dans les derniers mois de sa vie étaient fondées (mais Marie m'avait fait un soir ce surprenant aveu, qu'elle avait eu le sentiment qu'il lui arrivait de porter une arme). Oui, je me trompais peut-être en ce qui concernait Jean-Christophe *de Quelque chose*, mais jamais je ne me trompais sur Marie, sur les attitudes et le comportement de Marie, je savais, en

toutes circonstances, comment Marie se comportait, comment Marie réagissait, je connaissais Marie, je la connaissais d'instinct, j'avais d'elle une intelligence absolue, un savoir inné, une connaissance infuse : je savais la vérité sur Marie.

Ce qui s'est réellement passé entre Marie et Jean-Christophe *de Quelque chose* pendant les quelque cinq mois où ils se sont connus, personne n'en savait rien, et je n'ai jamais prétendu en savoir quelque chose. Je pouvais seulement imaginer l'état d'esprit de Marie pendant ces quelques mois — dans cette relation qui se résume, si on fait le compte méticuleux de toutes les fois où ils se sont vus dans leur vie, à quelques nuits passées ensemble, quatre ou cinq nuits, pas davantage, espacées entre la fin janvier et la fin juin, auxquelles s'ajoutent peut-être un week-end à Rome, un ou deux déjeuners et quelques expositions visitées ensemble —, je pouvais imaginer les gestes de Marie quand elle se trouvait avec lui, ses attitudes et ses pensées, à partir d'éléments avérés ou déduits, sus ou imaginés, qu'il me suffisait de combiner avec les événements graves et douloureux que je savais avoir été vécus par Jean-Christophe *de Quelque chose* à la fin de sa vie, apportant ainsi au moins quelques éléments de vérité — tout ce qui, de près ou de loin, concernait Marie — à la mosaïque incomplète et lézardée, pleine de trous, d'incohérences et de contradictions, qu'était pour moi les derniers mois de la vie de Jean-Christophe *de Quelque chose*.

En vérité, je m'étais mépris dès le début sur Jean-Christophe *de Quelque chose*. D'abord, je n'ai cessé de l'appeler Jean-Christophe alors qu'il s'appelle (ou *s'appelait*, il faudrait sans doute dire *s'appelait* maintenant qu'il est mort) Jean-Baptiste. Je me soupçonne même de m'être trompé inconsciemment à ce sujet pour ne pas me priver de ce sournois petit plaisir de déformer son nom, non pas que Jean-Baptiste fût plus beau, ou plus élégant, plus distingué, que Jean-Christophe, mais simplement ce n'était pas son prénom, et cette petite vexation suffisait à mon bonheur (se fût-il appelé Simon, que je l'aurais appelé Pierre, parole d'évangile). Par ailleurs, j'avais toujours pensé que Jean-Christophe *de Quelque chose* était un homme d'affaires (ce que, en vérité, il n'était pas exactement), et qu'il travaillait dans le milieu de l'art, que c'était un marchand, un courtier d'art international ou un collectionneur, et que c'était par ce biais qu'il avait fait la connaissance de Marie à Tokyo. Or, s'il est vrai qu'il lui arrivait à l'occasion d'acheter des œuvres d'art (mais plutôt des tableaux anciens, des meubles de style ou des bijoux chez des antiquaires), ce n'était en rien son activité principale. Jean-Christophe *de Quelque chose*, comme son grand-père, mais surtout son arrière-grand-père, Jean de Ganay, était une personnalité éminente des courses françaises, éleveur, propriétaire de chevaux et membre de la Société d'Encouragement. C'était à ce titre, comme propriétaire, qu'il s'était rendu au Japon fin janvier avec un cheval qui participait au *Tokyo Shimbun Hai*, et ce n'est que par hasard que, se trouvant à Tokyo à ce moment-là, il avait assisté, sur la recommandation d'amis, au vernissage de l'exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, où il avait fait la connaissance de Marie et, je le crains, sa conquête (et on peut se demander dans quel ordre, tant cela dut être foudroyant)

Parmi les nombreuses informations que j'avais recueillies au cours de mes recherches sur Internet, la moindre n'était pas que Jean-Christophe *de Quelque chose* était indirectement, au deuxième degré et par alliance, un cousin du président de la République, ou plus exactement que le père de Jean-Christophe *de Quelque chose* était un cousin de la deuxième femme de Pal Sarkozy de Nagy Bosca, le père de Nicolas Sarkozy (qui, après un premier mariage avec Andrée Mallah, le mère de Nicolas Sarkozy, avait épousé Christine de Ganay, une cousine germaine de son père). Je ne sais même pas si Marie en savait quelque chose — en tout cas, elle ne m'en avait rien dit et les journaux n'en avait pas fait état, je ne ne sais pas non plus si Jean-Christophe *de Quelque chose* s'en était jamais ouvert à Marie (et si, d'une façon ou d'une autre, il s'en vantait, ou s'en cachait, ou s'en foutait)

Les couleurs de l'écurie de Ganay — casaque jaune, toque verte — avaient été choisies au début du XXème siècle par l'arrière-grand-père de Jean-Christophe *de*

Quelque chose, qui présida la Société d'Encouragement de 1933 à sa mort. Cette prestigieuse Société, fondée en vue de l'amélioration de l'élevage des races de chevaux en France, avait été créée un siècle plus tôt par Lord Henry Seymour, surnommé Milord l'Arsouille (on ne sait trop d'où lui venait ce plaisant sobriquet, qui évoque la pègre, le faubourg et la canaille, de son passé, de ses pratiques ou de ses mœurs ?), et c'est à elle, la Société d'Encouragement, que l'on doit la modernisation de l'hippodrome de Longchamp, la création des commissaires de course et la mise au point, par prélèvement de salive, des premières techniques, encore rudimentaires, de lutte contre le dopage. Il est d'ailleurs piquant de constater que c'est précisément à un aïeul de Jean-Christophe *de Quelque chose* que l'on doit l'instauration des premiers contrôles antidopage dans les courses de chevaux, quand on sait combien les six derniers mois de sa vie ont été empoisonnés par l'affaire Zahir, du nom de ce pur-sang engagé dans la *Tokyo Shimbun Hai*.

Ce n'est d'ailleurs pas tant l'échec du cheval à Tokyo, que les circonstances de cet échec, qui ont dû affecter Jean-Christophe *de Quelque chose* et miner les derniers mois de sa vie. Les premières insinuations n'avaient pas tardé, dès le retour du cheval en France, et le scandale avait été d'autant plus difficile à affronter qu'il n'avait jamais vraiment éclaté. Officiellement, il n'y avait pas d'affaire Zahir, aucune accusation précise n'avait été portée contre le cheval, mais des rumeurs avaient circulé, qui faisaient état d'analyses suspectes et de substances illicites détectées dans ses urines (on n'avait pas parlé ouvertement d'anabolisants, mais de produits-écran susceptibles de les masquer), et des liens avaient été établis entre l'entraîneur du cheval et un sulfureux vétérinaire espagnol qui gravitait dans le milieu du cyclisme et de l'haltérophilie (où ses compétences vétérinaires devaient faire merveille). La raison officielle avancée pour expliquer l'échec de Zahir dans la *Tokyo Shimbun Hai*, et la longue série inexplicable de complications et de malaises qui s'en étaient suivis, est qu'il avait été victime d'un abcès dentaire à la mâchoire inférieure, qui se serait infecté le jour de la course en raison du frottement du mors et avait nécessité une injection d'antibiotiques et d'anti-inflammatoires non stéroïdiens pour lutter contre la fièvre, mais personne ne pouvait croire, de bonne foi, que la tournée en Asie d'un cheval suivi par une équipe de vétérinaires spécialisés ait pu s'interrompre du jour au lendemain pour un simple abcès dentaire, fût-il accompagné d'une forte fièvre. Tous les engagements de Zahir avaient été brusquement résiliés sans explication, sa participation à la *Singapour Cup* et à la *Audemars Piquet Queen Elizabeth II* à Hong Kong purement et simplement annulée, Jean-Christophe *de Quelque chose* avait limogé sur le champ son entraîneur et s'était séparé dans la douleur de toutes les personnes qui avaient accompagné le cheval à Tokyo, tandis que le pur-sang, dès son retour en France, avait été discrètement soustrait aux regards et envoyé se mettre au vert dans le haras du Rabey à Quettehou, dans la Manche, propriété de la famille de Ganay, où on ne l'avait plus revu du reste de l'année.

La décision de faire rentrer précipitamment le cheval en Europe avait été prise d'urgence le lundi qui a suivi la course, Jean-Christophe *de Quelque chose* avait annulé tous les engagements de Zahir pour les mois suivants et avait réglé lui-même les modalités du retour du cheval en une dizaine de coups de téléphone, après quoi il avait appelé un commissaire de la JRA, l'organisme des courses japonais, avec qui il était en étroites relations, craignant de nouvelles complications au passage de la douane, et il a pris la décision d'accompagner personnellement le cheval en Europe. Il a alors téléphoné à Marie, qui n'avait plus rien à faire à Tokyo après le vernissage de son exposition, pour lui proposer de rentrer avec lui le jour même en Europe, et, à sa grande surprise, Marie a accepté l'offre, sans paraître particulièrement surprise, lui demandant simplement à quelle heure il passait la prendre à l'hôtel (pas avant seize heures, n'est-ce pas, parce qu'elle voulait prendre le temps de terminer ses valises). Et, ce simple décalage, ce petit contretemps imprévu de deux heures pour permettre à Marie de finir ses valises, fut à l'origine d'une série de retards en cascade qui faillit mettre en péril tout le dispositif de discrète exfiltration du cheval hors du pays, au point de compromettre son retour en Europe et de le voir bloqué à la douane, sous la menace d'expertises sanguines et de nouveaux examens vétérinaires. Le contraste était

saisissant entre la hâte anxieuse, la précipitation inquiète avec laquelle Jean-Christophe *de Quelque chose* avait cherché à faire quitter d'urgence le pays à son cheval, et la lenteur désinvolte, languide, exaspérante — Marie, vous connaissez Marie —, avec laquelle Marie avait quitté le Japon ce jour-là.

Lorsque Jean-Christophe *de Quelque chose* est venu chercher Marie à l'hôtel, Marie n'était pas prête, la chambre était encore en désordre, le lit défait, les valises ouvertes. Marie était arrivée au Japon dix jours plus tôt avec cent quarante kilos de bagages répartis en diverses malles et cantines, cylindres à photos et cartons à chapeaux, et, si l'intégralité des malles et la plupart des valises ne devaient pas être rapatriées en Europe (car l'exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa se poursuivait encore plusieurs mois), Marie avait quand même réussi l'exploit d'être presque aussi chargée au retour qu'à l'aller, si ce n'est en poids, tout du moins en volume et en nombre de pièces de bagage, accumulant, autour de ses valises, une ribambelle de sacs de toutes tailles, en plastique ou en papier, rigide, blanc et cartonné, avec deux poignées en plastique bleu renforcées, flasque et rempli de bibelots, ou à l'effigie fleurie de roses rouges épanouies du grand magasin Takashiyama, de cadeaux qu'elle avait reçus et de cadeaux qu'elle allait faire, d'achats de soies sauvages et de tissus précieux, d'obis et de babioles, d'emplettes diverses, de lanternes de papier, d'algues, de thé, en boîtes rondes ou en sachets, et même de produits frais, trois barquettes de sashimis de fugu conditionnés sous vide sous un film transparent qu'elle avait conservées dans le minibar de sa chambre parmi les canettes de bière et les mignonnettes d'alcool. Jean-Christophe *de Quelque chose* dut l'appeler deux fois dans la chambre depuis la réception, la pressant, avec tact, de bien vouloir se hâter, insistant sur le fait qu'ils étaient pressés, que le cheval et les voitures attendaient. Marie fut alors animée d'un bref élan de hâte spontanée, se dépêchant et multipliant les gestes brouillons de rangement dans un éphémère accès de panique et de bonne volonté (Marie compensait ses retards de plus d'une heure à ses rendez-vous par une brusque accélération finale qui la faisait toujours arriver en courant, comme si elle secouait la torpeur rêveuse à l'origine de ses retards par une hâte ostensible et une précipitation de façade dans les derniers mètres), puis, le naturel revenant au petit trot, elle reprenait le cours indolent de ses préparatifs et acheva de remplir rêveusement ses valises sur le grand lit défait, réunissant nonchalamment les sacs près de la porte d'entrée, sans toutefois rien fermer (Marie ne fermait jamais rien, ni les fenêtres, ni les tiroirs, c'était tuant, même les livres, elle les retournait ouverts à côté d'elle quand elle interrompait sa lecture). Elle appela la réception pour qu'on vint chercher ses affaires, et s'attarda encore un instant devant la grande baie vitrée de la chambre au seizième étage de l'hôtel qui donnait sur le quartier administratif de Shinjuku. La ville disparaissait entièrement sous une brume pluvieuse, et de multiples petits points lumineux verts et rouges venaient percer ici et là la grisaille de clignotements intermittents. La fenêtre était mouillée, barbouillée de gouttes de pluie, qui glissaient lentement sur la vitre en lignes pointillées interrompues, qui s'étaient arrêtées sans raison sur le verre, leur élan brisé net.

Marie s'attarda encore un instant devant la grande baie vitrée de la chambre d'hôtel, et elle finit par quitter cette chambre où nous avons passé une nuit ensemble moins de dix jours plus tôt lors de notre arrivée au Japon. Elle traversa le long couloir silencieux et prit l'ascenseur, elle descendait lentement dans l'atrium de l'hôtel, elle était seule maintenant dans cette étroite cabine de verre transparente où nous descendions ensemble moins de dix jours plus tôt, et, immobile dans la cabine, pensive, le visage grave, elle regardait les lustres illuminés dans le hall, les yeux perdus au loin, avec cette mélancolie qui nous étreint quand on se rend compte que le temps a passé, que quelque chose s'achève, et que, chaque fois, un peu plus, nous nous approchons de la fin, de nos amours et de nos vies, ces lustres immobiles, immuables, figés pour toujours dans son souvenir, gravés éternellement dans sa mémoire, inscrits maintenant à jamais dans notre histoire commune, au mot, à la virgule près, trois lustres d'une amplitude spectaculaire, trois à quatre mètres d'envergure et près de huit à dix mètres de haut, leur forme évoquait des flacons de liqueur ou d'alcool blanc, des salières en baccarat, des carafes de vin aériennes aux reflets irisés, étroits au sommet et s'évasant

de plus en plus à mesure qu'on descendait le long de leur corps, pour devenir presque ronds à la base, enveloppés, féminins, et, malgré la rigueur de leurs lignes, leur éclat avait quelque chose de fluide et d'aquatique, et c'était peut-être à des gouttes d'eau géantes finalement qu'ils faisaient le plus penser, ou à des larmes, mon amour, trois gigantesques larmes de lumière étincelantes qui pendaient là en suspension dans le hall de l'hôtel dans un poudroïement de paillettes et de nacre (tu t'en souviens, mon amour, tu t'en souviens n'est-ce pas).

Marie avait les larmes aux yeux quand elle arriva dans le hall, elle sortit discrètement de l'ascenseur pour aller régler la note de l'hôtel à la réception. Jean-Christophe *de Quelque chose* ne s'était pas rendu compte de sa présence. Il était en train de régler d'ultimes questions relatives au transport du cheval, assis dans un canapé de la réception en compagnie de quatre hommes équipés d'ordinateurs portables et d'agendas électroniques, quatre Japonais qui lui avaient été envoyés pour remplacer l'équipe de l'entraîneur limogé afin de superviser l'acheminement du cheval vers l'aéroport et veiller au bon déroulement du passage de la douane. Les quatre Japonais étaient identiquement vêtus d'élégants costumes sombres, et se faisaient passer des formulaires et des certificats qu'ils étudiaient derrière leurs lunettes noires, ce qui conférait une allure suspecte, presque mafieuse, au petit groupe chuchotant qu'ils constituaient autour de Jean-Christophe *de Quelque chose*. Le van du pur-sang attendait devant l'hôtel, on apercevait sa longue silhouette à travers les baies vitrées de la réception, un van métallique de six mètres de long, qui avait des allures de loge de rock star, avec deux petites lucarnes grillagées et secrètes fermées sur les côtés, la carrosserie en aluminium étincelant, rutilant et strié, sur laquelle se réfléchissait avec éclat les lumières dorées de l'entrée de l'hôtel. La porte arrière du van avait été ouverte et le pont abaissé pour renouveler l'air ambiant et laisser le pur-sang respirer, et trois hommes en blouson, hommes de main ou acolytes, montaient la garde à l'entrée du fourgon, en compagnie du chauffeur du van, un vieux Japonais en combinaison de travail grise à fermeture Éclair entrouverte sur une chemise et une cravate, qui fumait une cigarette en jetant un coup d'oeil sur les abords de l'hôtel. Comme l'arrêt semblait se prolonger plus longtemps que prévu, on en avait profité pour abreuver le cheval, un des élégants Japonais en costume sombre s'était rendu aux toilettes avec un seau métallique, neuf, brillant, griffé d'un blason et d'initiales, on eût dit aux couleurs du van, comme si c'était un de ses accessoires, un élément de sa panoplie, et avait retraversé le hall avec son seau pour regagner le van, la démarche raide, cérémonieuse, les mains recouvertes de gants transparents antiseptiques de chirurgien, sans que l'on sût exactement s'il avait été remplir un seau d'eau dans les toilettes de l'hôtel, ou si, afin de rafraîchir la litière du van, il avait été vidé à la poubelle un vieux seau rempli de crottin décomposé et de foin compissé.

Dès que Jean-Christophe *de Quelque chose* aperçut Marie dans le hall de l'hôtel — elle avançait lentement droit devant elle, le visage absent et les yeux pâles dans la lumière des lustres, des employés de l'hôtel en livrée noire la suivaient avec les deux chariots dorés qui contenait la montagne hétéroclite et disparate de ses bagages —, il interrompit sa petite réunion improvisée et se leva avec empressement pour aller à sa rencontre, la débarrassant avec sollicitude de l'unique sac qu'elle portait (le petit sac en plastique qui contenait les barquettes de sashimi de fugu). Il faut y aller tout de suite, nous sommes pressés, lui dit-il, et Marie ne dit rien, ne lui répondit rien, Marie se laissa entraîner vers la sortie — Marie, les yeux dans le vague, en bottes et jupe noires, son grand manteau de cuir noir sur un bras, la longue ceinture déroulée qui traînait n'importe comment par terre. Une limousine les attendait devant les portes de l'hôtel, et plusieurs employés se pressèrent autour des chariots pour remplir le coffre avec cérémonie, casant avec méthode la multitude disparate des sacs de Marie, tandis que les quatre Japonais en costumes sombres et lunettes noires rassemblaient leurs affaires dans le hall et quittaient l'hôtel pour aller prendre place dans un étroit minibus Subaru gris métallisé, les portières siglées d'initiales dorées, qui était garé à quelques mètres de là. Il y avait tellement de bagages sur les chariots de Marie que les employés durent aller déposer quelques sacs dans le minibus. Les quatre Japonais, serrés sur leurs sièges

exigus, regardaient les bagagistes entreposer les sacs de Marie dans leur minibus, on apercevait leurs visages impassibles qui émergeaient d'un désordre toujours croissant de sacs et de cartons enrubannés derrière les vitres profilées de l'étroit véhicule. Ce devait être des commissaires de courses, des avocats ou des juristes, l'un d'eux avait les cheveux teints en roux et une pochette mauve qui dépassait de sa poche poitrine, signe d'un statut peut-être plus artiste, plus bohème (un vétérinaire, peut-être, se plut à imaginer Marie).

Le convoi s'était mis en route et descendait au ralenti la voie d'accès privée de l'hôtel, l'étroit minibus Subaru des quatre Japonais menant la marche, suivi de la limousine noire où avaient pris place Marie et Jean-Cristophe *de Quelque chose*, que suivait l'imposant van en aluminium, qui prenait les virages avec d'infinies précautions. Ils roulèrent sans encombre sur quelques centaines de mètres, le temps de quitter le quartier administratif de Shinjuku, puis, bifurquant dans des ruelles étroites, ils traversèrent un quartier animé de petits restaurants et de magasins d'électronique ouverts sur la rue, où, dans une musique tonitruante et des lumières blanches et roses aveuglantes, des hauts parleurs crachaient des messages publicitaires à l'adresse d'une foule indifférente qui se pressait sous la pluie. Quelques passants s'étaient arrêtés sur le trottoir pour regarder passer le convoi, l'étroit minibus Subaru suivi de la limousine noire, et le van quelques mètres plus loin, hors de proportions, opaque et mystérieux, le long van métallique en aluminium étincelant, qui peinait à se frayer un chemin dans la foule compacte qui envahissait le milieu de la chaussée. Ils finirent par déboucher dans une grande artère animée, mais, plutôt que de pouvoir prendre enfin leur élan et s'élancer à vive allure sur les voies d'accès qui menaient aux autoroutes de l'aéroport, ils se trouvèrent bloqués dans la circulation, le convoi arrêté dans la grisaille pluvieuse de cette fin d'après-midi. Ils n'avançaient plus que de quelques mètres, coincés, englués, dans les embouteillages.

La limousine était immobilisée sur un des ponts suspendus de la baie de Tokyo — plus d'une demi heure déjà qu'ils avaient quitté l'hôtel —, et Marie regardait en silence par la vitre la ville qu'elle était en train de quitter qui s'étendait au loin sous la pluie derrière les hauts grillages de protection du pont. Marie était arrivée au Japon moins de dix jours plus tôt, et elle était passée au même endroit, sur le même pont suspendu qui dominait la baie de Tokyo, mais en sens inverse, prenant alors la direction de la ville alors qu'elle se dirigeait maintenant vers l'aéroport. Il y a dix jours, par suite d'une regrettable série de malentendus, personne n'était venu l'accueillir à l'aéroport et elle avait dû gagner l'hôtel par ses propres moyens en entassant ses cent quarante kilos de bagages dans deux taxis distincts, montant dans le premier taxi et me laissant m'occuper du second — car j'étais arrivé avec Marie au Japon, nous étions arrivés ensemble à Tokyo, ensemble et immédiatement séparés, à dix mètres de distance l'un de l'autre, dans deux taxis distincts qui se suivaient au ralenti sur ce même pont autoroutier le matin de notre arrivée. C'était le matin alors, et c'est presque la nuit à présent, et, dans la lunette arrière embuée de pluie de la limousine, ce n'est plus un taxi que Marie pouvait apercevoir derrière elle maintenant, mais la silhouette monumentale d'un van en aluminium, ses puissants phares allumés sous la pluie dans le jour finissant, et la cabine du conducteur où trois ou quatre silhouettes avaient pris place disparaissant dans l'ombre — le van presque à l'arrêt, majestueux, chancelant sur la chaussée mouillée dans des crissements de pneus et des grincements d'essieux — ce long véhicule métallique échoué là sur ce pont autoroutier suspendu qui dominait la baie de Tokyo, encastré dans la circulation parmi des milliers de phares de voitures immobilisées dans le brouillard et la pluie. Marie, des larmes dans les yeux, regardait fixement la lunette arrière mouillée irisée de fugitives lumières de phares humides et dilatées — où pouvais-je bien être à présent, elle n'en avait aucune idée, étais-je encore au Japon, ou bien étais-je déjà rentré en Europe, ayant moi aussi avancé mon retour. Et pourquoi ne lui donnais-je plus de nouvelles ?

Depuis le départ de l'hôtel, Marie n'avait pas dit un mot, elle se demandait ce qu'elle foutait dans cette voiture, une limousine japonaise avec deux sièges très spacieux à l'arrière, séparées d'un accoudoir amovible, siglé des lettres MAJESTA et garni de boutons de commande électroniques auxquels personne ne touchait. Des petits

napperons brodés recouvraient les appuie-tête, ajourés et ornés de motifs impénétrables, tandis que, dans l'accoudoir central, se trouvait un grand casier réfrigéré, dont Jean-Cristophe *de Quelque chose* avait immédiatement soulevé le couvercle pour caser le sachet de sashimi de fugu parmi les demi-bouteilles d'eau minérale qui s'y trouvaient. Ils ne disaient rien ni l'un ni l'autre, ils ne se parlaient pas. Jean-Cristophe *de Quelque chose* était extrêmement tendu dans la voiture, la bouche animée de légers tics quasiment invisibles, un remuement permanent des lèvres, comme une mastication permanente dans le vide. Séparé de Marie par le large accoudoir, il ne lui prêtait aucune attention et n'avait cessé de téléphoner, calé au fond de son siège dans son grand manteau de cachemire gris noir, la cuisse agitée d'un mouvement imperceptible permanent, lâchant d'un ton cassant quelques mots en anglais en jetant un coup d'oeil pensif par la vitre mouillée, la chaussure battant inconsciemment la mesure sur la moquette, puis, raccrochant — sans toutefois ranger le téléphone, déjà prêt à composer un nouveau numéro —, il avait adressé un sourire crispé à Marie et lui avait passé tendrement la main sur son bras dénudé, sans conviction, un peu mécaniquement, la jambe toujours agitée d'une onde de nervosité qu'il ne parvenait pas à contenir. Il était partagé entre les soucis que lui causait le rapatriement de son cheval et le désir de plaire à Marie, de rester le chevalier servant qu'il avait toujours été pour elle, attentionné, dévoué et prévenant. Il continuait d'essayer de faire bonne figure, mais sa galanterie distraite était en train de se fissurer — Marie le regardait sans un mot, le visage silencieux, fermé, glacial, réprobateur — et il ne chercha même pas à dissimuler son impatience pour composer un nouveau numéro sur le cadran de son téléphone. En réalité — et Marie s'en rendit compte à ce moment-là — les personnes avec qui il échangeait ainsi des coups de téléphone en permanence depuis le départ de l'hôtel n'étaient autres que les quatre Japonais en costumes sombres qui se trouvaient dans l'étroit minibus qui les précédaient sur l'autoroute. Cela faisait plus d'une heure qu'il conversait ainsi avec eux (non pas avec l'un d'entre eux en particulier, qui eût été leur porte-parole, mais avec les quatre, en alternance, selon la question abordée et les spécialités de chacun, leurs téléphones devant sonner ou vibrer en permanence dans l'étroit minibus parmi les sacs fleuris et les cartons à chapeaux de Marie qui encombraient les sièges, et, décrochant à tour de rôle, ils devaient s'évertuer à essayer de rassurer Jean-Cristophe *de Quelque chose* en accédant à chaque fois à ses demandes, acquiescant toujours, abondamment systématiquement dans son sens), lui dans la limousine et eux dans le minibus, à dix mètres à peine de distance, les deux véhicules l'un derrière l'autre, qui se suivaient à la trace, bloqués dans les embouteillages, tantôt avançant de quelques mètres, puis freinant sous la pluie, les feux arrières du minibus se saturant alors d'une vague rouge qui s'élargissait dans la nuit et dont les prolongements pénétraient jusqu'à l'intérieur de la limousine en traversant fugacement le plafond. Ce que Jean-Cristophe *de Quelque chose* apprit, ou se fit confirmer, lors de ce dernier appel, c'est que le bureau des douanes de la zone de fret de Narita fermait à dix-neuf heures, et qu'il n'y aurait aucune possibilité de faire varier cet horaire — c'était un horaire inflexible, un horaire Japonais — il ne fallait pas espérer obtenir un délai supplémentaire, compter sur une dérogation spéciale. En d'autres termes, soit le cheval arrivait avant dix-neuf heures, et ils pourraient prendre l'avion pour rentrer en Europe, soit ils arrivaient en retard et le cheval passait la nuit à Narita, bloqué aux douanes.

Jean-Cristophe *de Quelque chose* savait que les papiers du cheval étaient en règles, ses vaccinations à jour, les certificats conformes, les autorisations de sortie du territoire validées, il jouissait de soutiens puissants au sein de la JRA, c'était d'ailleurs un de ses membres qui lui avait envoyés les quatre Japonais pour assurer le convoyage du cheval et faciliter les démarches administratives, mais il craignait le passage de la douane, il se méfiait d'une délation éventuelle, suspectait de possibles représailles après le limogage de l'entraîneur qui s'était passé le matin même dans des conditions détestables. Jean-Cristophe *de Quelque chose* composa un nouveau numéro sur le cadran de son téléphone. Il se pencha en avant, le téléphone à l'oreille, pour étudier un instant par-dessus les sièges l'écran GPS bleuté qui luisait sur le tableau de bord de la limousine, où une flèche rouge immobile indiquait la position de la voiture sur la route de Narita dans un désordre d'informations chiffrées et d'idéogrammes clignotants. Il regarda

sa montre et se retourna, jeta un coup d'oeil sur le van dans la nuit par la lunette arrière — le van immobile sur l'autoroute sous une pluie battante, avec ses deux petites lucarnes grillagées et secrètes, derrière lesquelles on pouvait deviner la présence vivante, frémissante et chaude, du pur-sang invisible.

L'aéroport de Narita était en vue
la pluie redoublait de violence, qui s'accompnait de violentes rafales de vent tourbillonnantes qui balayaient les vitres de pluie et faisait trembler les portières et agitait de soubresauts les parois métalliques du van.

Description visuelle, où ils sont.

Tâcher de voir le minibus, ses feux arrière
tandis que les taxis et les autobus orange et blanc de l'Airport limousine prenaient la direction des Terminaux passagers, le convoi s'enagea dans la file réservée au fret., taxis dans la circulation

Marie, en bottes et jupe noires, son grand manteau de cuir noir sur un bras, la ceinture déroulée, pendant n'importe comment dans le vide.
calé au fond de son siège dans son grand manteau de cachemire gris noir